

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

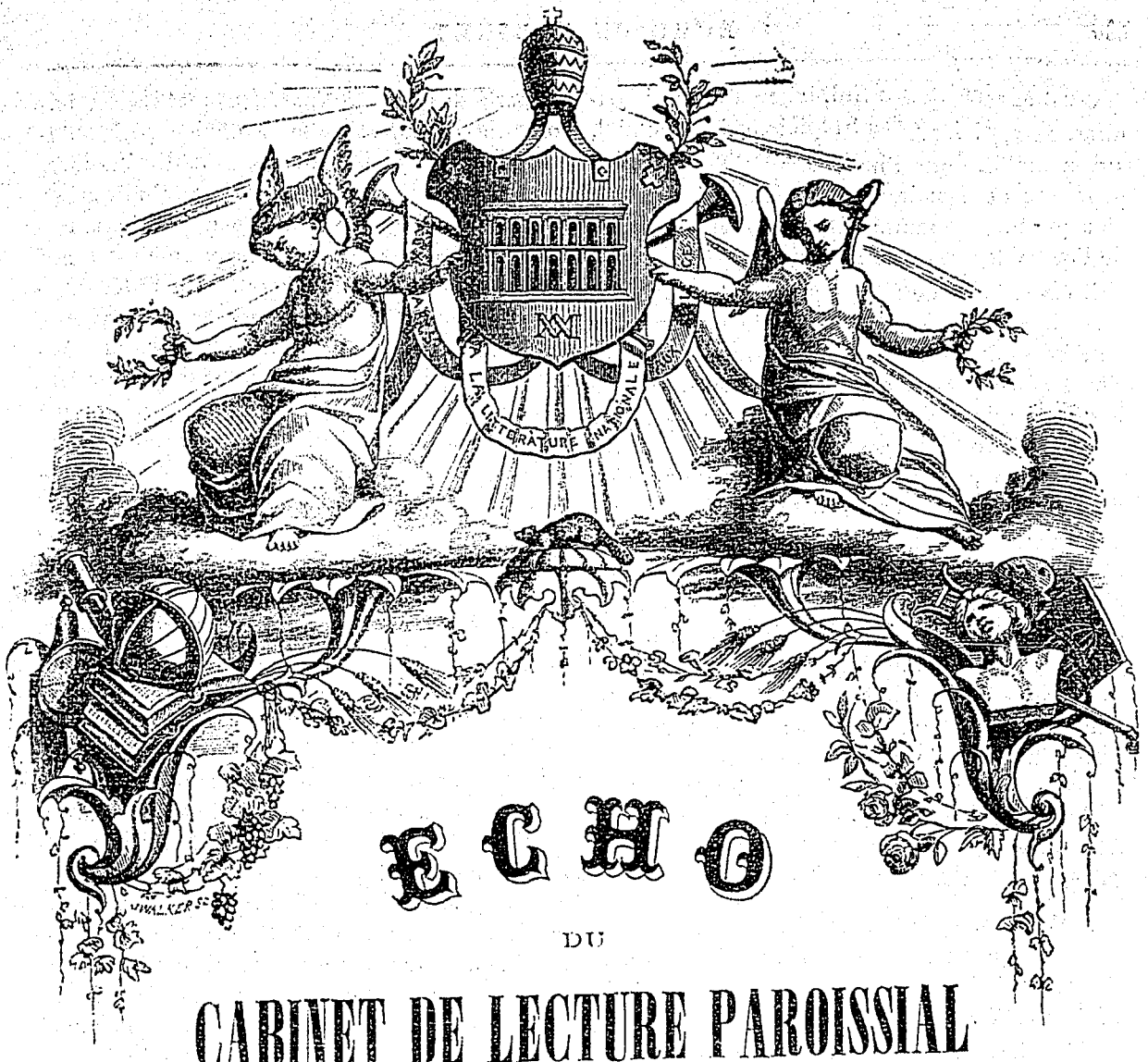
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1 Décembre 1862.

No. 23.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Revue Musicale.—XVIIe Etude Littéraire: M. de Chateaubriand et la critique, par M. de Loménie, du *Correspondant*.—Feuilleton: Les deux Pigeons, (suite).—Un peu de tout.—Musique: Ça, bergers assemblons-nous, harmonisé par M. Ernest Gagnon, de Québec.—Variétés.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 29 Novembre 1862.

Nous avons publié, dit le *Monde*, dans notre numéro du 17 octobre, une lettre de notre correspondant de Londres, où il est dit: "L'émigration française, à la fin du siècle dernier, avait élevé la petite chapelle de King street, Portman square. Cette chapelle, fondée par le courageux apôtre du Boulonnais pendant

" la Révolution, M. l'abbé Delaporte, ne peut suffire à la population française." Dans une lettre que nous ne pouvons reproduire, l'auteur ne voulant pas faire connaître son nom, on nous dit qu'il est très vrai que M. Delaporte a été l'apôtre courageux du Boulonnais de 1793 à 1798, mais qu'il n'a été pour rien dans la fondation de la chapelle française à Londres. Cette chapelle a été fondée, en 1798, par M. l'abbé Bouret, prêtre sulpicien, et c'est la maison des MM. Sulpiciens de Montréal qui a fourni le premier mobilier destiné à l'exercice du culte catholique. M. l'abbé Bouret a eu pour successeur M. l'abbé Chené, autre prêtre émigré, et M. Delaporte n'y est arrivé qu'en 1824.

C'est également un Sulpicien, M. l'abbé Quiblier, ex-supérieur des Sulpiciens de Montréal, qui a établi, dans l'un des quartiers les plus populeux de Londres, une belle église de service par une communauté de prêtres français de l'ordre des Pères Maristes.

Dans la lettre de notre correspondant de Londres, il est dit aussi qu'après la construction de l'église de Notre-Dame de France, que les Pères Maristes ont entrepris de construire dans le quartier de Leicester square, les catholiques auront, "trois églises spéciales : une pour les Allemands, une pour les Italiens, une pour les Français, dans la capitale de l'anglicanisme."

La personne qui nous écrit craint que le lecteur n'en puisse conclure, malgré ce qui précède dans la lettre, que les Français n'ont pas d'autre église à Londres, et elle nous prie d'ajouter qu'outre Notre-Dame de France, ils ont : 1o la chapelle de King street, qui peut maintenant contenir 600 personnes : 2o le nombreux clergé français de l'église Sainte-Anne, Spitalfields ; 3o parmi le clergé anglais, des prêtres parlant français, dans le plus grand nombre des 35 à 40 chapelles ou églises catholiques disséminées de Londres.

A l'exclusion de tout autre sujet, nous extrayons quelques passages de la dernière brochure de M. P.-J. Proudhon. — "*La fédération et l'unité en Italie.*"

"Ainsi, Empire ou République, organisée pour la guerre ou pour la paix, dans aucun cas la France, intervenant en Italie contre la prépondérance de la maison d'Autriche, ne pouvait admettre que ses protégés de la veille devinssent ses rivaux du lendemain. C'est là une chose si simple, que je ne comprends pas comment la presse française, soi-disant démocratique, se refuse obstinément à le comprendre, et que malgré moi, j'en conçois l'idée la plus fâcheuse de son patriotisme et de l'indépendance de son jugement. On nous chante sur tous les tons que les Italiens sont pour nous des frères ; que leurs intérêts, leurs idées sont les nôtres ; que leur révolution, c'est notre révolution, et cent autres niaiseries qui prouvent à quel degré d'imbécillité est tombée la démocratie française, si tant est qu'il ne faille pas plutôt y voir la preuve de la défection de ses représentants. Des faiseurs d'amplification croient avoir tout dit quand ils

ont parlé des *racés latines* ! Ignorent-ils ou feignent-ils d'ignorer que les Etats les plus antagoniques sont justement les Etats limitrophes, et les nations les moins faites pour s'unir celles qui se ressemblent le plus ? En politique, nos ennemis sont nos *voisins* : cet axiôme est aussi sûr que pas un de Machiavel. En 1845, l'Autriche a étonné le monde par son ingratitude envers la Russie, sa bienfaitrice : c'est que l'Autriche, pour les trois quarts de sa population, est, comme la Russie, un empire slave, et que si ces deux grands Etats ont des intérêts semblables, précisément pour cela ils sont contraires. Fallait-il nous donner à nous-mêmes le régal de l'ingratitude italienne ? Certes, elle n'a pas attendu, pour se produire, que l'unité fût formée. Elle éclate tous les jours, depuis quatre ans, dans les imprécations des tribuns, dans les articles des journaux, et jusque dans les protestations d'amour et de reconnaissance adressées par le Parlement de Turin à Napoléon III.

"Non, encore une fois, Napoléon III ne peut consentir à la formation d'une Italie unitaire ; et plus il se laissera diriger par des vues de paix et de progrès, moins il le voudra. Il en a déjà trop fait, et pour sa propre gloire, et pour le repos de l'Italie elle-même. Napoléon Ier prit la couronne de fer ; mais il distribua à ses sœurs, à son beau-frère, la Toscane, Naples : il ne voulut pas, même à son profit personnel, d'Italie unitaire. Comment des écrivains qui se disent démocrates, mais qui n'ont renoncé ni à la manie des armes, ni à la gloire des batailles, ni aux conquêtes ; qui ne cessent de rêver pour la France la suprématie ou tout au moins la prépondérance du globe ; qui poussent le Gouvernement à la conquête du Mexique, plutôt que de l'engager à s'en retirer ; qui eussent voulu intervenir dans la guerre civile des Etats-Unis ; qui réclament la Belgique et la ligne du Rhin ; comment, dis-je, ces soi-disant démocrates se trouvent-ils si radoucis à l'égard de la puissance italique ? Comment, dès qu'il s'agit du nouveau royaume, sont-ils si bon marché de leurs appétences, et se montrent-ils plus unitaires que le roi de Piémont lui-même ?...

"Reste la question de la Papauté.

"On s'attend bien que je ne vais pas prendre en main la défense du Saint-Siège, et me faire le compagnon d'armes de MM. Lainoricière et

Veuillot. Je juge une situation, une politique ; démocrate moi-même, à ce titre intéressé à tout ce qui se fait en Europe au nom de la démocratie, je demande compte de sa conduite à un démocrate. Ce qu'il y aurait de mieux à faire pour abolir le pouvoir temporel, supprimer la Papauté, remplacer l'Eglise et sauver la morale humaine compromise par la perte ou par l'insuffisance de la foi chrétienne, c'est une question que je n'examine pas : tout cela, je le reconnais volontiers, entre dans les prévisions d'un vrai révolutionnaire, et je ne fais point un crime à Mazzini, Dieu m'en garde ! d'y avoir pensé. Nous sommes d'accord du but : mais il s'agit des moyens, de la marche à suivre, et surtout de la doctrine à substituer à la foi antique.

« Est-ce que Mazzini pouvait croire que Napoléon III, poursuivi en Italie par la clameur des jacobins ralliés, des saint-simoniens bonapartistes, des émigrés de tous les pays, chercheurs de fortune et de tapage, s'en irait, sans autrement y prendre garde, autoriser la dépossession du Saint-Père ? Réfléchissons d'abord qu'au point de vue de l'histoire, l'existence du Pape-Roi est intimement liée à celle de l'Empereur ; que celui-ci ne peut toucher à celui-là sans violer son propre titre, et, pour ainsi dire, sans se déconsacrer aux yeux des nations. Qu'est-ce que Napoléon III ? le continuateur de Napoléon Ier ? le restaurateur, en un siècle nouveau, avec des formes et des mœurs nouvelles, de l'œuvre de Charlemagne. L'union de l'Eglise et de l'Empire, voilà donc, dès que vous vous élevez pour un moment au-dessus de la politique courante, ce que représentent les deux Napoléons. C'est dans la même pensée que Pierre-le-Grand, czar de toutes les Russies, prit le titre d'empereur, renouvelant en sa personne l'empire d'Orient, comme Charlemagne avait renouvelé celui d'Occident, et se faisant pour l'église grecque ce que Charlemagne avait été pour la latine. La France, encore toute chrétienne après la chute de la première république, comprit cette idée quand elle applaudit au Concordat ; les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland la comprirent aussi, quand ils saluèrent leur général du titre d'empereur d'Occident. Otez maintenant à Napoléon III cette tradition, ôtez-lui cette haute signification du titre impérial, dites-lui de rompre avec l'Eglise, que faites-vous de lui ? Un non sens, un personnage de fantaisie,

un empereur de l'espèce de ceux de Haïti, du Brésil et du Mexique.....
..... Empereur et révolutionnaire ! C'est trop d'un...

« Il y a des gens pour qui les traditions ne sont rien, qui croient qu'on change d'Eglise comme de caleçon, qui remanient les mœurs et les croyances des peuples, comme ils font, dans leur cabinet, la carte de l'Europe. Supprimer l'histoire, ressusciter une nationalité, ne leur paraît pas plus difficile que cela. Mais qui ne voit que cette influence autrichienne tant enviée et devenue si inquiétante, n'avait pourtant d'autre objet que le protectorat de la catholicité ? Après Wagram, l'Empereur François renonça au titre d'empereur germanique, apostolique et romain ; s'il conserva le titre d'empereur d'Autriche, ce fut comme souvenir de famille, titre d'honneur, et pour ne point paraître trop déchu à ses sujets. Le véritable empereur était Napoléon. Depuis 1815, la maison d'Autriche avait tendu de toutes ses forces à renouer la tradition ; la France, redevenue révolutionnaire comme en 89, avait repris son roi ; Rome vivait en bons termes avec le prince très-chrétien, mais ses prédilections étaient pour l'héritier de Charlemagne, l'empereur d'Autriche. Napoléon III a changé pour la seconde fois cette situation : c'est pour cela qu'il fait rester ses soldats à Rome, et fortifier Civita-Vecchia ; c'est pour cela qu'il hésite entre trois évêques pour donner à son fils un précepteur, et que, malgré toutes les provocations et les brouilles, il se tient dans la communion du Pape et de l'épiscopat. Quitter Rome et laisser, comme on dit si sottement, l'Italie aux Italiens, ce serait, pour Napoléon III, se désister de ses prétentions de 1859, laisser le champ libre à l'empereur d'Autriche, annuler tous les résultats de la campagne de Lombardie, et précipiter la chute du royaume d'Italie, royaume malheureux, dix fois fondé depuis quatorze siècles et dix fois démoli. Et, pour compensation, qu'est-ce que la camarilla semi-bonapartiste et semi-jacobine offre à Napoléon III ? Les suffrages du *Siècle*, de l'*Opinion nationale*, de la *Press*, du *Temps* peut-être, et des *Débats* ?.. Franchement, cela ne vaut pas les trois cents évêques, venus à Rome des cinq parties du monde, qui votèrent dernièrement l'adresse au Saint-Père.

“ Pour gouverner vingt-six millions d'hommes à qui l'on a ravi la possession d'eux-mêmes, pour faire marcher cette immense machine, il faut une bureaucratie prodigieuse, des légions de fonctionnaires; pour la défendre contre le dedans et le dehors, la rendre respectable à ses sujets et à ses adversaires, il faut une armée permanente. Des employés, des soldats, des tributaires, voilà désormais ce qui remplacera la nation. On évaluait en France, il y a quinze ans, le nombre des fonctionnaires à six cent mille. Ce nombre n'a certainement pas diminué depuis le coup d'Etat. Le chiffre de l'armée et de la marine est à l'avenant. Tout cela est essentiel à l'unité : ce sont les frais généraux de l'Etat, frais qui augmentent en raison directe de la centralisation, et inverse de la liberté des provinces.

“ A cette unité grandiose, enfin, il faut de la gloire, du prestige, du luxe : de là une liste civile imposante, des traitements magnifiques, des encouragements aux lettres et aux arts, des missions, des pensions, des sinécures. Les ambitieux, les intrigants, les gens déclassés, la *bohème*, tous partisans de l'unité, pullulent autour du Gouvernement. Naturellement on ne peut pas tout donner aux uns et rien aux autres. Sous un régime d'unité, tout le monde tend la main ; les villes comme les individus sollicitent. Un pouvoir intelligent s'attache les communes, les paroisses, les confréries, par des cadeaux, des subventions, des commandes ; on entreprend des travaux d'embellissement ou d'utilité publique ; on fait des constructions et des démolitions ; on multiplie les chemins de fer et les voies stratégiques ; on érige des monuments aux gloires locales ; on encourage le commerce, l'agriculture, l'industrie, par des médailles, des expositions, des remises de taxe et des prestations de capitaux. Mines, canaux, voix ferrées, colonies, agences de change, offices ministériels, adjudications, concessions de toutes sortes, fournitures, sont la monnaie avec laquelle les gouvernements paient leurs majorités, tiennent le public en haleine, font espérer à tous la fortune. Tout se prend sur la masse : c'est à qui obtiendra le plus gros lopin. Qui dit nation unitaire, dit nation vendue à son gouvernement, *urbem venalem*. On achète une ville pour une église, un village pour un bureau de tabac. J'ai vu punir un chef-lieu de canton par le rappel d'une

compagnie d'infanterie qu'on y avait envoyée en garnison ; j'en ai vu un autre abjurer son opposition pour une place de commissaire de police.

“ Et qui profite de ce régime d'unité ? Le peuple ? non, les classes supérieures.

“ Sous les Césars, l'unité, c'était l'autocratie prétorienne, le pillage des provinces, l'entretien gratuit de la plèbe de Rome. A Dieu ne plaise que j'assimile l'empire de Napoléon III à celui de Néron, de Commode ou de Caracalla ! L'unité, aujourd'hui et depuis 1815, c'est tout simplement une forme d'exploitation bourgeoise sous la protection des baïonnettes. Oui, l'unité politique, dans les grands Etats, est bourgeoise : les places qu'elle crée, les intrigues qu'elle provoque, les influences qu'elle caresse, tout cela est bourgeois et va au bourgeois. Il y a dans l'armée française vingt-cinq mille places d'officiers de tous grades et autant de sous-officiers : croit-on, si les sujets qui remplissent ces places tenaient aussi peu à leur emploi que les soldats tiennent au service, que l'armée restât seulement vingt-quatre heures sans se dissoudre, et que le pouvoir pourrait compter sur elle ? Des deux milliards soixante millions dont se compose le budget de l'Empire, les deux tiers rentrent à la classe bourgeoise : c'est, depuis Brumaire, sa manière de participer au gouvernement. Il n'y a rien à grappiller pour le bourgeois, banquier, spéculateur, grand propriétaire, commis, artiste ou gens de lettres, dans un petit Etat. Des fonctions rares, peu ou point rémunérées, des soins ingrats, des services gratuits, des dévouements obscurs : ce n'est pas de quoi tenter une noble ambition, soutenir une puissante individualité.

“ Mazzini est républicain, il s'en vante. Sait-il ce qu'il a fait pour l'Italie avec son unité ? Il lui a inoculé le despotisme. Mazzini est démocrate ; la cause qu'il défend est celle de la plèbe. Sait-il ce qu'il a fait pour la plèbe italienne, en la rendant fanatique d'unité ? Il a établi sur elle le règne bourgeois, règne fini, jugé, condamné en France dès 1847 ; règne qui fut l'erreur de la première Constituante, des Jacobins, du Consulat, de la Restauration, de la monarchie de Juillet, et qui est la fatalité de Napoléon III.

“ L'homme politique ne saurait entrer dans ces discussions de théologie. Peu lui importe que l'Eglise se soit trompée, et qu'en dépit de la doctrine authentique du Christ, les Papes aient essayé de fonder sur une base positive leur suprématie religieuse. Ce qu'il faut, en politique, considérer avant tout, ce sont les choses de fait ; or, quels sont ici les faits ? C'est que la religion tient encore une grande place dans l'âme des peuples ; que là où, sous une influence quelconque, la religion établie vient à faiblir, il se forme aussitôt des superstitions et des sectes mystiques de toute sorte ; que la transformation de cet état religieux des âmes en un état purement juridique, moral, esthétique et philosophique, donnant pleine satisfaction aux consciences et aux aspirations de l'idéal, ne s'est encore accomplie nulle part ; qu'ainsi les gouvernements sont forcés de vivre, de manœuvrer et de marcher enveloppés soit de religions autorisées et de sacerdoces payés, soit de sectes indépendantes, antagoniques, et vis-à-vis de lui scissionnaires et hostiles ; que dans cet état de choses toute atteinte aux religions, à la liberté des cultes, et spécialement à l'Eglise catholique et aux droits qui lui ont été reconnus, aurait le caractère d'une persécution dont le seul effet serait d'aviver la passion religieuse et de rendre le pouvoir civil odieux ; que le clergé, loin de redouter en ce moment une telle persécution, semble plutôt la provoquer ; — en ce qui concerne plus particulièrement la Papauté, qu'on ne la détruirait pas en la dépouillant du reste de ses Etats, mais qu'on lui préparerait une restauration glorieuse ; qu'en effet, la dépossession du Pape aboutirait à rendre partout l'Eglise orthodoxe ennemie de l'Etat et à faire du Catholicisme une vaste société secrète ; qu'il y a donc bien plus d'avantage pour des gouvernements, je ne dis pas de révolution, mais de transaction, à maintenir l'indépendance politique du Souverain-Pontife, afin de contenir d'autant mieux par lui l'esprit remuant de l'épiscopat. Quant à la ville de Rome, il n'est pas moins évident que son existence matérielle dépend en grande partie de sa suprématie spirituelle ; que, la Papauté absente, elle se réduirait à un musée et à des tombeaux ; que s'il est de toute justice d'accorder aux habitants une part dans le gouvernement et l'administration, on ne peut méconnaître que l'autorité papale ne possède de

son fonds le principe de son existence et de son indépendance, chose qui ne se rencontre dans aucune autre.....

“ On ne détruit pas une religion, une Eglise, un sacerdoce, par des persécutions et des diatribes. Ils se détruisent d'eux-mêmes, par leur propre déraison, par l'abandon des peuples, surtout par l'accroissement du principe appelé à les remplacer. En 1793, nous essayâmes d'abolir le catholicisme par la proscription et la guillotine : la tempête révolutionnaire ne servit, en épurant le clergé, qu'à donner à l'Eglise plus de force. Jamais elle ne s'était relevée plus florissante qu'on ne la vit sous le Consulat. Trente ans auparavant, Voltaire avait entrepris de la rendre *infâme*, ce fut Voltaire lui-même et son école qui furent déclarés libertins. Grâce aux licences de ses adversaires, l'Eglise se saisit du drapeau de la morale, que personne depuis lors, ni la démocratie, ni la philosophie, ni la franc-maçonnerie, ni les saint-simoniens et phalantériens, n'ont su lui ravir. En 1848, nous lui avons rendu tous hommages et tendu la main. Tout ce que nous pouvons aujourd'hui, c'est de reconquérir, par le développement de nos principes, par la pratique de la liberté et de la morale, le terrain que nous ont fait perdre Voltaire, la Terreur et nos innombrables avortements. Toute autre conduite nous placerait nous-mêmes hors le droit, hors la science, conséquemment hors la politique.”

Nous remercions M. Jung de l'envoi de sa nouvelle composition musicale de huit pages, le *Regina Cæli*, mis en solo et en duo, pour orgue ou piano.

Ce morceau de musique religieuse fait le plus grand honneur à l'auteur, qui l'a respectueusement dédié à Sa Grandeur l'Evêque de Montréal. Monseigneur a bien voulu, dans une lettre adressée à M. Jung et que nous publions plus bas, reconnaître le mérite de ce morceau et le recommander, ainsi que l'auteur, au suffrage des maîtres de chœur et au public en général.

Nous avons entendu exécuter ce *Regina* de manière à en avoir une idée ; et autant que nous pouvons être juge en pareille matière, nous l'avons trouvé facile autant que très-agréable, et de nature à plaire généralement.

Les diverses compositions de M. Jung sont pour lui un moyen excellent de se faire connaître au public et de réclamer comme professeur une part de son patronage : c'est ce que nous lui souhaitons. M. Jung est d'ailleurs très-favorablement connu à Montréal, où il exerce son art depuis cinq ans.

Le prix du *Regina Cali* est de 40 cents la copie ou trois copies pour un dollar.

Les personnes de la campagne qui désireraient s'en procurer n'auraient qu'à adresser leur demande à l'auteur, No. 59, rue Dorchester à Montréal, qui s'empressera de leur faire parvenir *franco* le nombre de copies requis. On pourrait envoyer la somme en un mandat sur la poste, ou même en estampilles.

La partie typographique de ce morceau fait beaucoup d'honneur à l'atelier de M. Eusèbe Senécal, éditeur du *Journal de l'Instruction Publique* et de l'*Echo* : c'est un nouveau titre qui recommande cet établissement très-complet et dirigé très-habilement au patronage du public canadien.

Voici maintenant copie de la lettre de Sa Grandeur, Mgr. de Montréal :

Montréal, le 28 Nov. 1862.

Monsieur, — J'ai reçu avec reconnaissance votre beau *Regina Cali*, et je vous remercie beaucoup d'avoir bien voulu m'en faire l'offrande.

J'ai la confiance que ce beau morceau de musique contribuera puissamment à la gloire de la Reine du Ciel, et qu'il sera surtout chanté joyeusement et avec harmonie dans toutes nos communautés, et dans toutes les églises de ce diocèse.

Je suis bien véritablement,

Monsieur,

Votre très-humb. et obét. serv.,

† IGNACE, Ev. de Montréal.

Mr. Jung, Maître de musique.

CHRONIQUE MUSICALE.

Québec, 25 Novembre 1862.

Samedi dernier, il y avait à la Salle Ste. Anne, un concert donné par M. H. Carter, en l'honneur de la Sainte Cécile. Ayant assisté à

un spectacle d'un autre genre, je ne puis parler par moi-même de ce concert. Mais un de mes amis, dans le jugement musical duquel j'ai grande confiance, m'a fait part, hier en causant, de ses impressions à ce sujet, et voici à-peu-près comment la chose s'est passée :

C'est mon ami qui parle :

“ Monsieur Carter a ouvert la séance en jouant une fantaisie de Thalberg sur la “ Cenerentola ” et sur un fort mauvais piano. Le lecteur voudra bien excuser ce rapprochement un peu subit ; mais dès les premières notes, tout le monde s'est dit : “ Voilà un piano dont le son est bien désagréable. ” Nous espérons que M. Carter aura soin, à l'avenir, de se procurer un meilleur instrument ; car il serait impossible à l'artiste le plus éminent de faire une impression favorable dans de telles conditions. Les personnes qui connaissent et apprécient le talent de M. Carter ont su faire la part du pianiste et celle du piano, et tout les torts, hâtons-nous de le dire, sont pour ce dernier. ”

“ On a beaucoup admiré la romance “ Il paradiso, ” chantée par un jeune amateur, doué d'une voix de Bariton fort agréable, mais auquel, pour son propre avantage et pour le plaisir du public, nous demanderions un peu plus d'étude et de méthode. Une belle voix charme par elle-même, mais elle ravit et enlève lorsqu'elle est secondée par la connaissance de cet art difficile entre tous, — “ l'Art du chant. ”

“ Après ces deux morceaux est venue l'exécution de deux parties des “ Saisons ” de Haydn. Quelques-uns des chœurs ont été bien *enlevés*, dans d'autres endroits on a remarqué de la faiblesse et de l'hésitation. Monsieur H. Carter excelle à faire exécuter les morceaux d'ensemble, mais souvent il présume trop de la force des amateurs, et c'est ce qui a produit les fâcheux résultats que je signale ici, en un mot *on n'aurait pas assez travaillé* certaines parties. J'indique ici le mal et, en même temps le remède.

“ La partie de Soprano solo a été bien exécutée par une jeune dame, amateur depuis longtemps, appréciée par les *dilettanti* de Québec. On a remarqué un peu de timidité... chose fort naturelle, quelquefois très-gracieuse, et toujours excusable.

“ Mais je ne saurais pardonner au Monsieur

qui remplissait le rôle de Lucas, l'aplomb imperturbable et peu justifié avec lequel il chante. Voix peu agréable, tantôt sortant par le nez et toujours retenue par un serrement continu des dents et qui nuit à l'effet : du reste Lucas lit bien la musique, n'hésite jamais, et semble constamment très-satisfait de lui-même. Voilà l'impression qu'il a faite sur la majorité du public.

“ Quant à Simon, sa voix agréable contrastait avantageusement avec celle de Lucas. . . . il a bien rempli sa partie ; il a du sentiment et de l'entrain.

“ L'air No. 5 a été complètement sacrifié. On ne devrait point oser se présenter devant le public, même en qualité d'amateur, avec une voix et des allures musicales comme celles-là ; car on fait ainsi tort à la bonne musique et surtout au directeur du Concert ?

“ En somme, et malgré ces quelques défauts, M. Carter et les amateurs qui l'ont aidé en cette circonstance ont fait preuve de zèle et de capacité ; il leur faudrait un peu plus de persévérance à étudier une musique aussi difficile que celle du grand maître Haydn.—Cela viendra nous n'en doutons pas ?”

PATIENTIA.

XVII^e

ETUDE LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

III.

S'il est une époque où l'attitude politique de Chateaubriand ne mérite que des éloges, c'est incontestablement la courte période de la première Restauration. Quoiqu'il vienne de rendre aux Bourbons par son pamphlet un très-grand service, quoiqu'il soit le plus illustre parmi le très-petit nombre de ceux qui pour se séparer de l'ancien gouvernement n'ont pas attendu qu'il fût en péril ou tombé ; il voit sa philosophie mise à l'épreuve par ce spectacle si commun dans les révolutions, où les serviteurs du pouvoir déchu se retrouvent les agents préférés du pouvoir triomphant. C'est M. de Talleyrand, l'instigateur de l'enlèvement du duc d'Enghien, qui est l'homme important de la première Restauration, de même que, plus tard, Fouché sera pour un instant le personnage considérable de la seconde, et Louis XVIII ne sait que faire d'un homme dont la plume est une puissance qu'il ne peut méconnaître, mais qu'il n'aime pas et ne comprend pas. Il ne lui trouve pas même d'abord assez d'étoffe pour figurer à la Chambre des pairs. Quand on voit de quel bois littéraire on a fait depuis des personnages politiques, on se demande à quoi sert l'esprit chez un roi qui, ayant tout droit de compter

sur l'écrivain à la fois le plus grand et le plus populaire de son temps, commence par le tenir à l'écart et le soumet ainsi à la tentation de s'imposer.

Il faut rendre toutefois cette justice à M. de Chateaubriand, que rien dans ses écrits politiques appartenant à cette période ne trahit une préoccupation personnelle. Quiconque lira sans parti pris son principal ouvrage de ce temps-là, ses *Réflexions politiques*, publiées en décembre 1814, sera forcé de reconnaître que, la situation étant donnée, on n'a jamais parlé un langage plus judicieux à la fois et plus habile, pour prouver aux hommes de l'ancien régime qu'ils doivent renoncer sans réserve et même sans regret à toute prétention de rétablir ce que la force des choses a détruit, et aux hommes de la Révolution qu'ils doivent accepter sans arrière-pensée la monarchie constitutionnelle, qui seule peut leur garantir, avec la liberté, la paisible possession de ce qu'ils ont acquis.

Ceux qui par hasard seraient disposés à s'en rapporter sur ce point aux critiques à la fois injustes et légères dont Chateaubriand a été l'objet à l'occasion de cette période de sa vie, feront bien de recourir au jugement plus important, dans une question de ce genre, d'un historien illustre que personne à coup sûr ne suspectera de partialité pour Chateaubriand, car il s'agit de M. Thiers, à qui l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a donné le droit d'être pour lui fort sévère, et qui use largement de ce droit, même quand son équité l'oblige à louer un adversaire. Or voici ce que dit M. Thiers de cette première partie de la vie politique de Chateaubriand, qui se termine aux Cent-Jours : “ M. de Chateaubriand employait sa plume, devenue, contre son ordinaire, ferme, sobre, sensée, à calmer les partis, à leur prouver que leurs vœux extrêmes étaient déraisonnables. . . . Il donnait ainsi à tous les partis, et principalement au sien, de sages et utiles leçons, plus sages que lui-même.”

C'est à partir de la seconde Restauration que l'attitude de Chateaubriand subit plus ou moins le contre-coup du choc des partis et présente des déviations, mais ces déviations ont été singulièrement dénaturées par l'esprit de dénigrement qui s'est attaché à son nom depuis sa mort. Je lisais, il y a quelque temps, dans un journal cette sentence : “ Chateaubriand met avant 1824 autant d'éloquence au service de l'absolutisme qu'il en mettra plus tard au service des idées constitutionnelles.” Si l'auteur de cette découverte avait bien voulu prendre la peine d'ouvrir le principal ouvrage politique de Chateaubriand, la *Monarchie selon la Charte*, publié en 1816 au moment où cet homme illustre était un des chefs du parti appelé *ultra-royaliste*, il y aurait vu entre autres maximes celles-ci :

“ Sous la monarchie constitutionnelle le roi seul est irresponsable.

“ Les ministres sont responsables devant les Chambres. Ils doivent sortir de la majorité de la Chambre des députés, parce que les députés sont les principaux organes de l'opinion populaire. Ils doivent se concerter avec la majorité, et ils ne peuvent rien faire d'important sans son assentiment. L'initiative dans la proposition des lois doit appartenir également au pouvoir exécutif et au pouvoir législatif. Le droit d'amendement doit être sans limite. Point de gouvernement représentatif sans la liberté de la presse, le gouvernement représentatif s'éclairé par l'opinion publique et est fondé sur elle, les Chambres ne peuvent connaître cette opinion que par la presse ; la

liberté de la presse, il est vrai, ne peut exister qu'en ayant derrière elle une loi forte, *immanis lex*.... Mais il la faut cette liberté, ou, encore une fois, la Constitution n'est qu'un jeu."

On peut trouver ces idées trop absolues en libéralisme, mais si ce sont là des doctrines *absolutistes*, comment sont donc faites les *doctrines constitutionnelles* ?

Plus éclairé sur ce point que la critique dont nous venons de parler, M. Sainte-Beuve reconnaît qu'il y a dans *la Monarchie selon la Charte des parties libérales*, mais il ajoute que "ce serait une vue inexacte et fautive que d'aller aujourd'hui les y chercher en les isolant de l'intention et du but," ce qui veut dire que la première moitié de cet ouvrage, c'est-à-dire la partie vraiment importante, la partie *doctrinale* ne compte pas, et qu'il faut s'occuper seulement de la seconde moitié, de la partie polémique, où Chateaubriand aborde les questions du jour, s'attaque aux personnes et fait de fâcheuses concessions à son parti.

On comprend très-bien que les rédacteurs du *Censeur* de 1816, dont M. Sainte-Beuve cite l'opinion à l'appui de la sienne, engagés eux-mêmes dans la lutte, fussent disposés à ne s'intéresser dans ce livre qu'à ce qui touchait aux personnes; mais c'est précisément parce que nous ne sommes plus dans les mêmes circonstances que ce qui était pour eux le principal devient pour nous l'accessoire, et réciproquement, et que par conséquent l'erreur dont M. Sainte-Beuve veut nous préserver est précisément celle dans laquelle il tombe lui-même. A l'appui de notre opinion, nous invoquerons l'autorité de M. Villemain, qui, après avoir signalé ce qu'il y a de défectueux dans cet ouvrage, nous dit: "Hormis ces stigmates de parti marqués sur le livre et quelques torts d'animosité personnelle, on ne saurait mieux tracer les conditions d'une monarchie régulière et libre." C'est en se plaçant au même point de vue qu'un publiciste éminent, M. Duvergier de Hauranne a écrit, au sujet de *la Monarchie selon la Charte*, ces lignes: "Dans un livre célèbre et dont la première partie doit obtenir grâce pour la seconde, M. de Chateaubriand posa, maintint, développa avec une rare vigueur les principes fondamentaux du gouvernement représentatif."

Quelles sont donc les erreurs de cette seconde partie? Au lieu de les examiner en détail, nous les résumerons en une observation générale qui expliquera en même temps la déviation opérée dans l'attitude de Chateaubriand entre la première Restauration et la seconde. Sous la première Restauration, il disait avec une égale netteté: "Point d'ancien régime, point de despotisme, une monarchie constitutionnelle et libérale." Au début de la seconde, il est devenu un des chefs d'un parti très-passionné, très-irrité par les désastreuses conséquences du retour de l'île d'Elbe, et en même temps très-aveuglé par la victoire si éclatante en apparence qu'il vient d'obtenir devant des collèges électoraux organisés par l'Empereur lui-même. Ce parti déteste également le régime impérial et la Révolution française, qui lui semblent deux choses inséparables; il voudrait détruire tout ce que la Révolution a fondé, et rétablir tout ou partie ce qu'elle a détruit. De là l'embaras de Chateaubriand. Il est trop sensé pour ne pas comprendre la dangereuse témérité de cette prétention, et il dit encore: "Point d'ancien régime;" mais il ne le dit plus avec la même netteté. Comme il est lui-même séduit par l'espérance de rendre sous des formes nou-

velles, à la noblesse et au clergé, un rôle politique spécial que ces deux corps avaient perdu depuis longtemps, même sous l'ancien régime, il n'accepte l'état social créé par la Révolution qu'avec des distinctions plus ou moins subtiles sur les *intérêts matériels* et les *intérêts moraux*, et, pour faire accueillir des doctrines libérales à un parti plus avide de représailles ou de privilèges que de liberté, il flatte des passions que d'ailleurs il partage, contre les hommes et les choses de la Révolution et de l'Empire.

Tel sera Chateaubriand jusqu'en 1824, foncièrement et invariablement libéral, reproduisant dans le *Conservateur* toutes les doctrines constitutionnelles qu'il a énoncées dans *la Monarchie selon la Charte*, se refusant personnellement à toutes les concessions que son parti fait aux circonstances sur les questions de liberté, par exemple, repoussant les lois d'exception présentées après la mort du duc de Berri par le ministère Richelieu, et acceptées par l'opposition royaliste, soutenant toujours que le parti royaliste "ne veut pas le rétablissement de l'ancien régime, mais ajoutant qu'il veut fonder des institutions aristocratiques qui manquent à nos libertés."

Tout le monde sait comment ce parti royaliste, après avoir régulièrement conquis le pouvoir et obtenu en grande partie cette conquête par les efforts de Chateaubriand, abandonna son chef le plus brillant au moment même où celui-ci venait de compléter la victoire commune en y ajoutant le prestige d'une guerre heureuse.

On peut louer tant qu'on voudra l'habileté de M. de Villèle, cette réputation d'habileté ne se relèvera pas de la maladresse avec laquelle il laissa non-seulement expulser, mais outrager l'homme redoutable dont l'amour-propre faisait ombre au sien. Qu'un roi, même très-intelligent comme Louis XVIII, se figure dans un accès de colère qu'il peut faire sans péril tout ce qu'il veut, cela n'a rien d'étonnant; mais qu'un ministre habile homme, et qui, dit-on, se distinguait de Chateaubriand par le tact politique et la préoccupation du lendemain, n'ait pas offert sa démission au roi pour le contraindre au moins à ménager, en l'écartant, le plus illustre serviteur des Bourbons; qu'il ait, au contraire, triomphé puérilement de l'humiliation d'un rival aussi fier que dangereux, la chose reste absolument incompatible avec cette sagacité trop célébrée; que Chateaubriand, de son côté, ait ressenti trop vivement l'injure qui lui était faite, et qu'il ait poussé trop loin son opposition, on ne saurait le contester; mais tant que les hommes seront des hommes et tant qu'il existera des gouvernements libres, mettant aux prises, non-seulement des idées, mais des passions, on verra se produire les mêmes entraînements: chacun sait que, si Chateaubriand en offre un exemple éclatant, cet exemple qui n'est pas le premier n'est pas non plus le dernier, et que depuis ce temps-là il s'est manifesté des irritations aussi vives, qui n'étaient peut-être pas aussi motivées que la sienne. Les partisans de l'unité stricte, en fait de pouvoir, se flattent en vain de supprimer ce danger. Pour que leur prétention fût admise, il faudrait qu'ils prouvassent, et cela est assez difficile, que les luttes des personnes et des partis, sous un régime de liberté, ont eu pour la France des conséquences plus désastreuses que les erreurs des gouvernements absolus.

Maintenant est-il vrai que cette seconde moitié de la carrière de Chateaubriand sous la Restauration ne puisse plus, comme on l'a dit, se *rejoindre* avec la première ?

En voyant l'usage que ses anciens compagnons d'armes faisaient du pouvoir et l'effet que produisaient sur le pays des conceptions telles que la loi du droit d'aînesse et la loi du sacrilège, Chateaubriand n'a-t-il pas pu reconnaître sincèrement que toute la partie aristocratique de son ancien programme était chimérique et irréalisable, et en abandonnant celle-ci perdait-il le droit de défendre contre M. de Villèle, en 1826, ce qu'il avait défendu en 1816 de concert avec lui contre M. Decazes, l'intégrité du gouvernement représentatif, c'est-à-dire des élections libres, une majorité indépendante, un ministère responsable pris dans le sein de cette majorité, une presse affranchie de la censure et jouissant d'une liberté réglée par la loi ? Tel est le fonds d'idées qui se retrouve invariablement le même à travers toutes les phases de la carrière politique de Chateaubriand sous la Restauration ; tel est le programme qu'il a non-seulement professé dans ses deux périodes d'opposition, mais qu'il a loyalement pratiqué durant son court passage au pouvoir. Dans un temps où le rétablissement de la censure était, au moindre embarras, la ressource habituelle de tout ministère quelle que fût sa nuance, Chateaubriand a pu se glorifier d'avoir fait la guerre d'Espagne sans toucher à la liberté de la presse ; et lorsque, après son expulsion du cabinet Villèle, la censure fut rétablie, perdait-il le droit de la combattre dans l'opposition, pour l'avoir repoussée quand il était au pouvoir ?

Si enfin cet homme illustre n'a pu, sans compromettre sa consistance morale, changer d'adversaires en ne changeant point de principes, que dira-t-on de ceux qui, en gardant toujours les mêmes adversaires, leur opposaient, suivant l'occurrence, les principes les plus inconciliables ? Lequel est le plus grave, ou de *tourner sur pivot*, comme l'a dit spirituellement un des adversaires de Chateaubriand, ou de rester, comme M. Royer-Collard, par exemple, immobile sur un *pivot* qui tourne ? Quand ces deux hommes, qui se combattaient sous le premier ministère de la Restauration, se sont trouvés réunis pour combattre ensemble le dernier, lequel des deux hommes était le plus inconséquent ? M. Royer-Collard, il est vrai, avait en face de lui les mêmes adversaires, mais il les combattait avec des doctrines radicalement contraires à celles qu'il leur avait jadis opposées. Défenseur du ministère Decazes, en 1816, contre une majorité ultra-royaliste, ce philosophe avait prouvé doctement que, "le jour où il serait établi qu'une majorité parlementaire peut repousser les ministres du roi et lui en imposer d'autres, c'en serait fait de la Charte et de la royauté." Et il venait maintenant signifier à un ministère ultra-royaliste repoussé par une majorité parlementaire que sa prétention de vivre malgré la majorité était un attentat contre la Charte et un crime contre la royauté.

Le même philosophe qui avait défendu les lois d'exception quand elles lui convenaient, et qui alors dogmatisait pour établir que la liberté des journaux n'était que la *liberté des partis déchaînés*, démontrait éloquemment aux ministres qui n'avaient pas sa confiance que la liberté des journaux était la condition essentielle du gouvernement représentatif. Si la faculté de dogmatiser ainsi en sens opposé contre les mêmes adversaires n'a point diminué la considération de M. Royer-Collard, serait-il juste de déprécier Chateaubriand, parce qu'il s'est séparé d'un parti qui, après s'être servi de lui pour conquérir le pouvoir, avait non-seulement abandonné

son chef le plus illustre, mais renié ses doctrines libérales et parlementaires et perdu par des fautes accumulées la brillante situation de 1824 ; est-il inexcusable pour avoir combattu son ancien parti au nom des mêmes principes que ce parti professait autrefois, et répété contre lui en 1830 ce qu'il disait avec lui en 1816 : "Pas de gouvernement représentatif, si le ministère ne s'appuie sur la majorité du parlement, et pas de gouvernement représentatif sans la liberté de la presse ?" Dirait-on que le changement en fait de personnes est plus scandaleux que la mobilité, en fait de principes ? Il est possible que le second de ces deux genres de mobilité soit moins saillant, mais n'est-il pas plus dangereux par le trouble qu'il apporte dans les notions sur le vrai et le faux en politique ? Quant à réserver pour Chateaubriand exclusivement les explications tirées d'un motif d'ambition et d'orgueil, qui peut sonder le fond des âmes ? M. Royer-Collard était peut-être moins ou plutôt autrement ambitieux. Était-il moins orgueilleux ? Qui se chargera de résoudre cette question ?

Qui ne sait, d'ailleurs, que dans les deux phases de sa vie politique sous la Restauration Chateaubriand se montra toujours prêt à immoler ses intérêts à ses engagements et à donner l'exemple de la fidélité à ses anciens aussi bien qu'à ses nouveaux amis, tant que les uns et autres lui restaient fidèles ? Soit qu'ambassadeur à Berlin, il eût à suivre dans sa retraite M. de Villèle, quand celui-ci se sépara du ministère Richelieu, soit qu'ambassadeur à Rome à la chute du ministère Martignac, il dût renoncer avec tristesse, malgré l'insistance du roi et des nouveaux ministres, à ce poste où il n'avait eu que le temps de s'installer en y contractant des dettes, jamais Chateaubriand n'hésita à sacrifier brusquement les splendeurs d'une grande situation officielle aux misères d'une vie étroite et embarrassée.

Qui ne sait aussi que, lorsque le gouvernement auquel il s'était voué tomba, non pas sous sa direction, mais au contraire pour avoir dédaigné et repoussé ses conseils, Chateaubriand, qui aurait pu se croire autorisé, comme tant d'autres, par sa qualité d'opposant et de libéral, à s'associer au gouvernement nouveau ou du moins à recevoir de lui cette splendide retraite de l'ambassade de Rome qu'il avait souvent rêvée pour ses vieux jours, se crut obligé par l'honneur non-seulement à ne rien accepter d'un pouvoir qui ne lui aurait rien refusé, mais à lutter seul pour une race proscrite et abandonnée de ceux-là même qui avaient le plus contribué à l'égarer et à la perdre ? Parmi tant de pairs de France qui, pour employer les banales expressions de l'enthousiasme officiel, avaient juré "de mourir sur les marches du trône" et avaient joui auprès du souverain déchu d'une faveur et d'une confiance constamment refusées à Chateaubriand, il ne se trouva que lui pour oser, au milieu de l'ivresse d'une révolution triomphante, rompre une dernière lance en faveur de la cause vaincue et se condamner ainsi à un divorce irrévocable avec le succès.

Qui ne sait, enfin, qu'en descendant de la tribune il se dépoilla pour jamais de ses broderies, de ses honneurs, de ses pensions, et qu'à soixante-deux ans, à l'âge où le travail est dur pour l'homme qui a beaucoup travaillé, on vit l'ex-pair, l'ex-ministre, l'ex-ambassadeur, se remettre courageusement aux gages des libraires, ne reculant pas même devant la rude tâche de traduire, pour vivre, et cela avec la plus scrupuleuse exactitude,

un poëme anglais, sublime, il est vrai, mais tellement austère dans son ensemble, que plus d'un Français n'a jamais eu le courage de le lire jusqu'au bout, même en français.

IV

Si la carrière que nous venons de raconter mérite les rigueurs et le dédain d'une époque aussi vertueuse que la nôtre, si cet homme, qui, à part un engagement court et noblement rompu avec le Consulat, n'a jamais servi qu'un seul gouvernement, et qui n'a pas voulu survivre politiquement au seul pouvoir qu'il ait servi; si cet homme, qui n'a jamais hésité à garantir la dignité et la loyauté de chacune de ses paroles par un sacrifice de position ou de fortune; si cet homme, enfin, dans l'esprit duquel cent mille francs de rente et des honneurs n'ont jamais contre-balancé un instant les jouissances de la pauvreté et du délaissement, accompagnées de ce qu'il appelait à tort ou à raison l'honneur; si cet homme-là n'est qu'un *charlatan*, que sont donc tous ces citoyens austères qui depuis quatre-vingts ans trouvent des biais ingénieux pour rester ou rentrer au pouvoir sous les gouvernements les plus différents; à qui les déclarations et les protestations les plus contraires ne coûtent pas plus que la formule du *très-humble et très-obéissant serviteur*; qui ont passé leur vie à répudier le vaincu, à acclamer le vainqueur, et qui ont dû à cette heureuse flexibilité de caractère de pouvoir, jusqu'au bout de leur carrière, s'imposer par dévouement pour leur pays le poids des honneurs et le désagrément des richesses?

Ce qui est certain, c'est qu'avant la mort de Chateaubriand personne n'eût osé contester à sa vie politique le mérite d'une consistance morale suffisante pour imposer l'estime aux adversaires même les plus irréprochables. Les hommes de toutes les opinions, sans en excepter ceux qui servaient ou acceptaient un gouvernement que l'illustre vieillard poursuivait de sa haine, n'auraient pas prononcé son nom en public sans se croire obligés de rendre hommage à la dignité de sa vie, et de signaler, à travers ses variations de détail ses exagérations ou ses erreurs d'homme de parti et d'homme passionné, l'invariable persistance de son attachement à la cause de la liberté. C'était le temps ou un publiciste éminent, M. Duvergier de Lauranne, disait de lui, en parlant précisément de l'époque la plus discutable de sa vie: "Il y avait alors dans le parti royaliste un homme de génie, que les passions de son temps et de son parti ont pu égarer quelquefois, mais qui, au milieu de ses erreurs même, a toujours compris la nécessité et la grandeur des institutions libérales."

On eût probablement fort étonné M. Sainte-Beuve, si on lui avait prédit en 1834 qu'il rétracterait un jour, comme un acte de pure politesse imposé par une *influence aimable*, le passage qui suit, où il résumait la carrière publique de Chateaubriand en ces termes:

"Politiquement le rôle de M. de Chateaubriand est à peu près unanimement apprécié aujourd'hui. Sauf quelques mots, quelques écarts dus à la tourmente des temps et aux engagements de parti, on le voit constamment viser à une conciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale. La liberté de la parole et de la presse est, en quelque sorte, l'axe fixe autour duquel sa noble course politique a erré. Et puis, d'époque en époque, on rencontre, dans la vie publique de M. de Chateaubriand, de ses actes d'honneur désintéressés et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égo-

ismes prudents et d'habiles indifférences. Cette faculté électrique qui, lors de l'assassinat du duc d'Enghien, le porta instantanément à briser avec le gouvernement coupable, ne l'a pas abandonné encore; elle est chez lui restée irrésistible et entière comme son génie. Cette faculté d'indignation honnête, ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'atténuait, et qui se fait jour, après des intervalles, à travers le fatras des diverses positions, est une marque distinctive de certaines âmes valeureuses, et constitue une forte portion de leur moralité."

Qu'il y eût quelque indulgence dans ce jugement où l'auteur atténuait, en les indiquant cependant, les *écarts* qu'on peut reprocher à l'homme d'État de la Restauration, cela est incontestable; mais le point de vue où se plaçait alors M. Sainte-Beuve était-il complètement faux, comme semble le croire aujourd'hui le célèbre critique, quand il affirme que l'unité politique de Chateaubriand n'est qu'une vraie *marqueterie*? Parce que la liberté de la parole et de la presse, qui paraissait, en 1834, à M. Sainte-Beuve, un *axe fixe*, ne lui paraît plus aujourd'hui qu'un redoutable instrument d'agitation et de destruction, ce changement du critique peut-il ôter à Chateaubriand le mérite de la *fixité*, au moins sur ce point? L'exposé que nous venons de tracer suffit déjà, ce nous semble, pour répondre à cette question. Nous examinerons tout à l'heure si l'ouvrage posthume de M. de Chateaubriand est de nature à lui ôter le bénéfice de tous les actes de sa vie. Constatons seulement dès à présent qu'en modifiant ces anciens jugements sur l'ensemble de cette carrière illustre, M. Sainte-Beuve a été entraîné à remettre plus ou moins en question même le mérite de certains faits particuliers qui lui inspiraient autrefois la sympathie la plus ardente et la plus légitime.

On vient de voir avec quelle justesse élocutive de pensée et d'expression l'éminent critique caractérisait autrefois l'attitude de M. de Chateaubriand en 1804. Il est évident que cette fameuse démission se présente aujourd'hui à son esprit sous un aspect assez différent, car il nous dit:

"Était-ce le royaliste qui avait donné sa démission lors de la mort du duc d'Enghien?" — Si M. Sainte-Beuve ajoutait: Non, c'était l'homme d'État, l'homme d'État de cette faculté électrique de généreuse indignation dont je parlais en 1834: — nous ne le chicanerions pas pour si peu; mais il ajoute: — Non, c'était le poète, l'homme de premier mouvement, l'homme enivré des premiers dégoûts et des lenteurs inévitables de la carrière; le jeune homme encore enivré de la poésie des déserts qui la voulait aller ressaisir sous d'autres cieux, et qui n'avait pas tiré de lui toutes les œuvres grandioses auxquelles il demandait la gloire. Ces dégoûts, ces désirs vagues, ces espérances romanesques, se confondirent au moment de sa démission dans un sentiment d'indignation généreuse et firent un éclat qui lui imposait désormais un rôle."

Quoique dans ce nouveau jugement M. Sainte-Beuve ait conservé quelques mots de l'ancien, il n'est pas besoin d'une bien grande sagacité pour discerner la différence qui sépare les deux interprétations. Dans la première, la démission de 1804 est le produit spontané direct et naturel de cette faculté électrique d'indignation honnête qui, comme le disait si bien M. Sainte-Beuve en 1834, distingue certaines âmes valeureuses et constitue une forte portion de leur moralité. Dans la seconde, le motif apparent de cette démission n'en est plus que le prétexte. Les motifs réels se confondent, il est vrai, un moment dans un sentiment d'indignation généreuse,

mais ils sont étrangers à ce sentiment et ils n'en dérivent pas. Le démissionnaire est un poète ennuyé d'une carrière officielle qui gêne sa liberté et dans laquelle il n'avance pas assez vite; il cherche une occasion d'en sortir, celle-là se présente, il la saisit. Mais, dira-t-on le poète ennuyé ne pouvait-il pas choisir un prétexte moins dangereux? Est-il donc si difficile de se démettre d'une place pour qu'on en soit réluit à arranger les choses de telle sorte que cette démission vous expose à blesser au vif le maître de la France et bientôt de l'Europe, en mettant en quelque sorte le doigt sur le point le plus douloureux et par conséquent le plus irritable de sa conscience?

M. Sainte-Beuve a prévu l'objection, car, dans la même page, il nous dit: "M. de Chateaubriand ne cherchait qu'une porte pour sortir, la mort du duc d'Enghien lui en offrait une belle et magnifique, un sortie éclatante, comme il les aimait, il n'y résista pas." Voilà comment M. Sainte-Beuve explique aujourd'hui ce qu'il nommait autrefois "un de ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égoïsmes prudents et d'habiles indifférences." Que l'habile critique nous permette de préférer pour lui-même sa première interprétation à la seconde.

En fait, rien n'autorise à contester ici à Chateaubriand le mérite d'une spontanéité courageuse et sincère. Il avait eu, il est vrai, pendant qu'il était secrétaire d'ambassade à Rome, des difficultés avec le cardinal Fesch, qui le portent à exprimer de temps en temps dans ses lettres de cette époque du dégoût pour la carrière qu'il avait embrassée; mais personne n'ignore qu'au moment de l'exécution du duc d'Enghien il n'était plus à Rome, il était à Paris, débarrassé de toutes les tracasseries qui l'avaient tourmenté, ayant obtenu un nouveau poste qui lui plaisait; car, dans ce poste créé pour lui en Valais, il n'avait point de supérieur, il allait dans un beau pays dont les habitants venaient de lui manifester par une adresse flatteuse la joie qu'ils éprouvaient de sa nomination. Ce poste lui laissait tous les loisirs nécessaires pour se livrer à des travaux littéraires, et, loin de chercher, comme le dit M. Sainte-Beuve, une porte pour sortir, il avait fait, au contraire, tous ses préparatifs pour rester, c'est-à-dire pour partir. Nous tenons même d'un de ses illustres survivants qui le voyait beaucoup à cette époque, qu'après avoir fait venir de Bretagne madame de Chateaubriand pour l'emmener avec lui, il avait acheté un mobilier dont il se plaisait à signaler la simplicité un peu agreste, ayant voulu, disait-il, le choisir en rapport avec les mœurs du pays dans lequel il allait vivre.

Il faut donc que ceux qui ne veulent plus voir dans Chateaubriand qu'un comédien en prennent leur parti: c'est tout à fait malgré lui qu'il donna sa démission en 1804; c'est sous l'impulsion soudaine de ce noble sentiment si bien décrit autrefois par M. Sainte-Beuve, et qui lui faisait, dit-il, du bien au cœur.

Les hommes que, dans sa jeunesse ardente et généreuse, cet éminent écrivain considérait comme des types d'égoïsme prudent et d'habile indifférence, semblent être aujourd'hui devenus pour lui des personnifications de la vertu politique. C'est leur témoignage qu'il invoque pour établir que Chateaubriand a joué la comédie pendant cinquante ans. En vérité, il serait trop facile de rétorquer l'argument et de prouver que si tel homme

d'Etat, célèbre par sa flexibilité, a déclaré en effet que Chateaubriand avait porté un masque durant toute sa vie, il n'en a du moins porté qu'un; tandis que son accusateur en a porté successivement plusieurs, et même un instant, aux *Cent-Jours*, deux à la fois. Mais il nous répugnerait, dans un travail destiné à défendre une illustre mémoire contre des accusations injustes ou exagérées, d'user envers d'autres renommées de cette rigueur prodiguée à Chateaubriand par des écrivains qui, de son vivant, lui prodiguaient la louange et contribuèrent ainsi à développer en lui cet excès de personnalité qui les irrite aujourd'hui et dont ils s'autorisent pour méconnaître ses qualités les plus incontestables.

Quand nous opposons aux opinions récentes de M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand, non pas, comme il le dit, d'anciens compliments, mais d'anciens jugements, nous ne faisons d'ailleurs rien autre chose qu'adopter les principes qu'il invoque lui-même contre l'homme illustre dont il est devenu l'adversaire.

M. Sainte-Beuve, en effet, n'accorde à Chateaubriand le droit de changer d'opinion sur J. J. Rousseau qu'avec cette restriction: "Si, dit-il, M. de Chateaubriand, au moment où il juge Jean-Jacques avec sévérité, ajoute qu'il n'a jamais pensé comme lui, et le prend sur un ton de hauteur et de dédain qui sent un fond de mépris, je l'arrête et j'ai droit de lui opposer ses aveux, ses hommages d'autrefois; si en présence des mêmes faits, des mêmes souvenirs, il substitue la *malveillance* et la *bienveillance*, j'ai droit de lui en demander compte. C'est là en partie le rôle du critique."

Ce jugement de M. Sainte-Beuve sur les variations de Chateaubriand ne lui est-il pas applicable à lui-même? Cette substitution de la *malveillance* à la *bienveillance*, en présence du même fait, n'est-elle pas sensible dans les deux interprétations que nous venons de citer au sujet de la démission de Chateaubriand en 1804? Lorsque dans une autre page, dont nous reparlerons, le critique sévère compare l'homme qui fut autrefois l'objet de son respectueux enthousiasme à "ces courtisanes d'Italie, qui, quand elles veulent *faire de certaines choses de leur métier*, tirent le rideau devant la madone." N'est-ce pas là une figure qui, pour employer les expressions de M. Sainte-Beuve, ne sent pas précisément un fonds d'estime? Le critique, à la vérité, n'encourt pas absolument le troisième reproche fait par lui à Chateaubriand, et qui consiste à oublier qu'on a loué autrefois ce qu'on blâme aujourd'hui. Sa déclaration sur ce point ne laisse pas cependant que d'être embarrassante à apprécier, puisqu'elle consiste tout simplement à écarter comme des compliments sans valeur tout jugement ancien en désaccord avec le jugement actuel. Nous reconnaissons toutefois volontiers que cette explication est plus méritoire que le silence, puisqu'elle prouve au moins qu'on reconnaît au public le droit de nous la demander.

Mais comment ne pas s'étonner davantage, quand on voit d'innombrables thuriféraires de Chateaubriand, qui se montraient jadis plus enthousiastes encore que M. Sainte-Beuve, et qui ne peuvent pas même alléguer comme lui l'excuse d'une *influence amable*, châtier aujourd'hui avec un dédain superbe quoique miséricordieux les prétentions de cet homme illustre, sans daigner seulement se souvenir que de son vivant ils ont travaillé de toutes leurs forces à l'empêcher d'être modeste.

Quand don Juan rencontre sur son chemin Elvire qu'il a délaissée, s'il lui disait : "Je ne vous ai jamais aimée, et vous m'avez toujours paru très-désagréable," son procédé nous semblerait fort dur ; aussi Molière lui fait-il dire : "Il m'est venu des scrupules, madame, j'ai fait réflexion que pour vous épouser je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste ;" en un mot, il donne des explications qui ressemblent plus ou moins à celles de M. Sainte-Beuve alléguant les exigences de la politesse et le prestige d'une influence aimable. Mais comment voir sans surprise un auteur aussi grave que M. Nisard, par exemple, refuser à son ancienne passion pour Chateaubriand les égards que don Juan lui-même a pour Elvire.

Dans un volume récemment publié, ce docte écrivain nous déclare que la politique ne fit pas de Chateaubriand un homme d'Etat, et qu'elle gâta l'écrivain littéraire ; qu'il n'avait que l'ambition d'un dégoûté, et que, ne sachant être ni de ceux qui commandent, ni de ceux qui servent, il se dissimulait cette impuissance de sa voloné par l'ardeur de ses attaques contre les uns et l'injustice de ses mépris pour les autres." A cette appréciation, le savant critique ajoute le récit suivant relatif à la vieillesse de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* :

"C'est vers ce temps-là, dit-il, qu'étant alié faire visite à M. de Chateaubriand, il me montra, tout humide encore des dernières corrections, une page qu'il voulait d'achever, voulant, disait-il, me rendre témoin de ce qu'il se donnait de peine pour plaire *aux plus difficiles*. Je pris le feuillet avec émotion, pensant y trouver le secret de ce travail supérieur qui, sous la plume des maîtres, amène les choses à la clarté, à la justesse éloquent, à l'accent. *Quel ne fut pas mon chagrin* en voyant à chaque rature les pensées s'éloigner du vrai et les mots de leur sens propre, et tout le morceau jeter de vains rayons qui m'éblouissaient en me laissant l'âme vide ! Il y avait pourtant des beautés dans ce travail ; je n'en regrettais que plus de voir se dissiper ainsi les restes d'un talent encore puissant, et une œuvre de vieillard à laquelle manquait la gravité. L'ouvrage auquel appartenait cette page, les *Mémoires d'outre-tombe*, écrits à différentes époques de la vie, mais repris et, si j'ose le dire, surchargés dans une dernière rédaction, ont eu la triste fortune de faire trouver l'orgueil de J. J. Rousseau modéré. Ce livre, où il n'y a d'épargnés que les oubliés, fait penser avec effroi que l'on courait le même péril à être des amis de l'auteur que de ses ennemis. Je ne vois guère dans les *Mémoires* d'autres joies que celles de la raillerie ou de la vengeance. Tristes joies ! Virgile les a placées à la porte des enfers. Elles s'appellent les mauvaises joies de l'âme, *mala gaudia mēntis*. — L'histoire des ouvrages durables n'aura qu'une mention sévère pour les *Mémoires d'outre-tombe*."

LOUIS DE LOMÉNIE.

(La fin au prochain numéro.)

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

PREMIÈRE PARTIE.

AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

III.

Ce jour-là même, Pierre recevait trois mille francs de juif, qui se contentait de gagner cinquante pour cent à cause de la jeunesse du vendeur, et peut-être des craintes qu'il inspirait sa famille ; cependant Pierre lui avait fait comprendre que sa tante était incapable de retenir des bestiaux dont l'acte de vente qu'il lui laissait attestait que Pierre avait reçu le prix.

Pendant la soirée, celui-ci, qui avait fait les honneurs du domaine à M. Durant, l'accompagna jusqu'à l'auberge où il devait reprendre la voiture qui l'avait amené, puis il revint lentement auprès des siens, réunis pour le souper. Il mangea peu, ne parla point, et prétexta une indisposition subite. Il ne pouvait regarder Graciosa ; des larmes lui roulaient dans les yeux... Il se leva, au bout d'un quart d'heure, embrassa silencieusement sa tante et ses cousines, et, mettant la main sur l'épaule de Manoel : "Montons !" lui dit-il. Chacun le regardait avec inquiétude, mais on était accoutumé à ces espèces de crises dans le caractère du jeune homme... La chambre de Pierre était en face de celle de Manoel ; Pierre, arrivé sur le carré qui les séparait, entra précipitamment dans la sienne, où il pleura longtemps, où longtemps il lutta contre la résolution qu'il avait prise ; tout le monde reposait dans la maison quand il se coucha.

Le lendemain, deux heures avant que personne fût levé, Pierre, en costume de ville, déjà il n'était plus de son pays, quittait sa chambre, et, se plaçant devant le lit de son cousin, éveilla Manoel.

"Habille-toi !" lui dit-il. Celui-ci, habitué à ne jamais opposer un refus à une demande de son cousin, s'empressa de se lever.

Cependant l'air solennel de Pierre l'inquiétait. Depuis quelques jours, ce dernier était plus morne et plus taciturne que de coutume, quoique de temps en temps, ses yeux brillassent d'un feu extraordinaire. Il mangeait à peine, et, une fois la fin de la journée venue, il se rendait dans sa chambre, où, les yeux fixés sur des *Guides* qu'il avait rapportés de Bayonne, et sur une carte de géographie, il ressemblait à un général qui fait un plan de campagne.

— Enfin, se dit Manoel, aujourd'hui Pierre me parlera sans doute. — Car évidemment, Pierre avait un secret qu'il ne lui avait pas confié jusqu'alors, et sur le-

quel son cousin, dont l'affection était pleine de délicatesse, n'avait pas voulu l'interroger.

—Manoel, dit Pierre, dès qu'il vit son cousin habillé, nous allons à Bayonne.

—Ah ! vraiment ! Et, hier, tu n'as rien dit à notre mère !... C'était toujours ainsi que s'exprimait Manoel, lorsqu'il parlait de Graciosa à son cousin.

—“ Nous lui laisserons ce mot, ” répondit Pierre, et il lui montra une lettre déjà écrite, pliée et cachetée dès la veille.

—“ Partons ! ” dit Manoel.

Des chevaux que Pierre avait sellés et bridés étaient prêts dans l'écurie ; les deux jeunes gens n'eurent en effet qu'à partir. Manoel, déjà inquiet, avait hâte de savoir le secret de Pierre, et il voyait bien qu'il ne le saurait qu'à Bayonne. Le voyage fut silencieux. Pierre ne répondait que par monosyllabes aux paroles que lui adressait Manoel ; mais, dès qu'ils furent arrivés à Bayonne, une vivacité extraordinaire, une gaieté presque fébrile, parurent animer les traits pâles du jeune homme. Il conduisit Pierre au plus bel hôtel de Bayonne, celui où, pour la première fois, il avait rencontré M. Durant. Là, se retournant vers Manoel, qui le suivait dans un des escaliers de l'hôtel :

—Cher cousin, lui dit-il, il y a longtemps que je dîne chez toi ; aujourd'hui c'est moi qui t'invite.

Pierre était fort agité, Manoel s'en aperçut bientôt. L'heure du dîner lui parut longue à venir, car il semblait que Pierre avait choisi ce moment pour lui parler. Ce dîner, servi dans un cabinet élégant, offrit un choix de mets et de vins auquel la frugalité champêtre des deux cousins n'était pas habituée. On voyait que le maître de l'hôtel, sur la demande de Pierre, avait présidé au menu.

Manoel fit les honneurs du repas avec beaucoup de grâce.

—Nous n'avons pas encore mangé de cela, dit Pierre à Manoel, il faut que tu en goûtes, au moins, et ce vin de Champagne, dont nous buvons pour la première fois, tu ne peux le refuser.

—J'en ai peur, répondait en souriant Manoel.

—Peur ! et pourquoi ?

On eût dit que Pierre n'eût pas été fâché que cette vive liqueur montât au cerveau de Manoel. Était-ce gaieté ? était-ce calcul ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il réussit à faire boire Manoel un peu plus que ce dernier n'aurait voulu. Du reste, Pierre parla peu pendant ce dîner ; il est facile de penser que, le moment venu de tout dire à son cousin, il reculait devant cette confiance. Enfin, quand on eut desservi et qu'il ne craignit plus d'être interrompu, il tendit vivement la main à Manoel et l'embrassa avec effusion :

—Cher Manoel, lui dit-il, quel bonheur de me trouver ici avec toi, de te dire mes pensées, mes projets !...

Te souviens-tu du temps où, tout petits, nous tenant par la main, nous traversions le village où nous monitions les degrés du presbytère pour aller réciter nos leçons à ton bon oncle ?

—Oui, répondit Manoel, et, quand il était content de nous, quelle joie ! Puis, nous revenions ensemble, toujours ensemble !

—C'est ainsi que nous avons grandi ; dans le village, on nous appelle les inséparables. Oher Manoel, jeunes gens, nous sommes restés ce que nous étions dans notre enfance, ce que nous resterons toujours ! N'est-ce pas, Manoel, nous ne nous quitterons jamais ?...

Manoel, ému par ces souvenirs de leur vie commune, regardait Pierre tout attendri ; mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une vague inquiétude à la pensée de ce voyage même qu'il venait de faire à Bayonne avec Pierre, de ce dîner qui avait quelque chose d'extraordinaire pour eux, accoutumés à la simplicité à l'économie.

—Eh bien, Manoel, lui dit Pierre, tu ne réponds pas ? Tu ne m'aimes plus peut-être ?...

Et Pierre souriait, car il était sûr de l'affection de son cousin.

—Si je t'aime ! si je t'aime ! reprit Manoel, qui ne plaisantait pas sur ce sujet.

—Dis-le donc avec moi, Manoel, dis que nous ne nous quitterons jamais !

—Non, jamais, Pierre, répondit Manoel, jamais !...

Pierre resta quelque temps la tête dans ses mains, comme s'il avait cherché à se convaincre que ces paroles avaient dans l'esprit de Manoel le même sens que dans le sien. Tout à coup il se leva, poussa un verrou sur la porte, serra la main de Manoel, qu'il retint dans les siennes, et, levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin :

—“ Mon cousin, mon ami, lui dit-il, je t'aime comme tu m'aimes ! Je connais ton affection, comme tu es sûr de la mienne ; je ne doute pas non plus de ton énergie, de ton intelligence si bien cultivée par ton oncle ; il est impossible que la pensée qui est dans mon cœur ne soit pas bientôt dans le tien ; Manoel ! peux-tu plus que moi, supporter la vie obscure, triste, monotone, fermée, sans horizon et sans espoir que nous menons ici ?...”

Manoel pâlit à ces mots ; il comprenait, il avait compris son cousin !... Mais Pierre, entraîné par les sentiments qui l'agitaient, par cette volonté impérieuse et cette violente ambition qu'il ne savait pas réprimer, ne regardait pas même Manoel en ce moment et ne voyait que le projet, auquel il ne doutait pas que celui-ci donnât son assentiment.

—Eh bien, Manoel, poursuivit-il, prenons cette nuit même, —car la nuit était venue, — un grand parti !

—Et lequel ?

—Celui de partir pour Paris !

—Pour Paris ! s'écria Manoel.

—Oui, pour Paris ! Ici, nous végétons, nous vivons dans ce grand, dans ce magnifique Paris ! Depuis quel-que temps, Manoel, la pensée d'y faire fortune me poursuit et m'obsède ; cette fortune, c'est avec toi que je veux, non pas l'acquérir lentement, attendre que nos cheveux blanchissent avant d'en jouir, mais la prendre d'assaut ! Viens, Manoel, viens ! Tu as dit que jamais nous ne nous quitterions, Paris nous attend et nous ouvre une carrière immense, où j'ai hâte de me précipiter avec toi !...

La surprise de Manoel fut si grande, qu'il resta quelques instants immobile ; mais bientôt il se leva de toute la hauteur de sa belle taille, et sa figure prit une expression presque paternelle, où à une tendre affection se mêlait une certaine pitié, tandis qu'il regardait Pierre ; ce dernier, beaucoup moins grand que lui, ne lui avait jamais paru si petit, si frêle qu'en ce moment ; ces cheveux blonds et bouclés, ses yeux bleus, lui donnaient presque l'air d'une fille.

—Enfant, lui dit-il, quel mauvais rêve as-tu fait de vouloir quitter ton pays, ta famille, et de venir me conseiller à moi, ton aîné, d'abandonner ma mère et mes sœurs et la terre cultivée par mes ancêtres, pour chercher la fortune et le bonheur loin de tout ce que nous aimons !... Eh quoi ! poursuivait-il, j'en ai peur, tu quitteras même ton frère ! mais sais-tu ce que c'est que l'absence ? t'en fais-tu la moindre idée ? Sens-tu bien qu'absent on n'existe plus l'un pour l'autre, que les journées et les heures ne sont plus communes ? Je chercherais la main de Pierre et je ne la trouverais pas ! Je n'aurais plus de frère !...

Et Manoel, en disant ces mots, ne pouvait retenir ses larmes...

—Mais as-tu bien réfléchi à ce long voyage, toi qui n'es jamais allé plus loin que Bayonne ; toi d'une santé délicate ?... Si tu tombais malade ?... Tu souris ! Je suppose que tu fasses sans accident ce long voyage, es-tu sûr que tout ira bien à Paris ? Ah ! que mon cœur serait inquiet et tourmenté si je te savais seul dans la grande ville, sans amis, sans personne pour songer à toi, personne comme mon oncle le curé ou notre mère pour te donner un mot d'avis, personne pour t'aimer comme Manoel ! Pierre, Pierre ! mon frère, mon ami, reste ! Que Paris garde son or et ses plaisirs ! N'abandonnons ni nos chères montagnes, ni le village où nous sommes nés, ni la famille qui nous hérite, ni le poste que Dieu nous a donné au milieu des nôtres !...

Pierre fut ébranlé. Lui aussi, en écoutant Manoel, il ne pouvait s'empêcher de pleurer ; mais il y a deux passions qui tarissent les larmes : l'orgueil et l'ambition.

Aus-i l'hésitation de Pierre eut-elle bientôt disparu : il avait un Rubicon à passer, il le passa. N'avait-il pas un plan depuis longtemps arrêté ? Il le raconta à son

cousin avec toute l'énergie d'une âme passionnée. Ce plan avait eu le temps de mûrir ; quelques mois pour une nature comme celle de Pierre, étaient un siècle.

—Tiens, dit-il à son cousin, en lui montrant tous ses préparatifs, une valise qu'il avait laissée à Bayonne lors de son dernier voyage, pleine des effets qui lui étaient les plus nécessaires, surtout une ceinture de cuir qu'il portait autour de la taille, toute garnie de pièces d'or ; tiens, Manoel ! répéta-t-il avec orgueil en les étalant sous les yeux un peu éblouis de son cousin ; et il ajouta d'un son de voix qui avait quelque chose de protecteur : Tu sens, Manoel, il y en a pour toi comme pour moi !... Si longtemps protégé sous le toit hospitalier de Graciosa, dans cette maison et ce domaine, dont Manoel serait bientôt le maître, son orgueil était flatté des offices de service qu'il faisait à celui dont il tenait tout ; il crut à son tour, que Manoel allait céder ; mais il avait compté sans la noblesse d'âme de son cousin.

Non, non, s'écria ce dernier, je ne commettrai pas cette lâcheté ! Moi l'aîné, tout à l'heure le chef de la famille, j'abandonnerais ma mère, Marie-Maria, ma jeune sœur, mon oncle, qui nous aime tant ! Pierre, je t'aime, tu as raison de le dire ; mais, si tu nous quittais, et j'avais souvent rêvé, tu le sais, un autre avenir pour toi, une plus étroite union entre nous ; si tu avais pris une résolution irrévocable... Mais non, Pierre, non, tu ne partiras pas, tu ne quitteras pas ton Manoel !...

—Manoel, viens avec moi !

Et le regard de Pierre, était enflammé, et l'on eût dit qu'il était prêt à franchir d'un bond l'espace qui le séparait du but de son ambition :

—Viens, viens !... je mourrais ici !...

—Pars, lui dit Manoel, les larmes aux yeux, pars ! Puisqu'il faut que je perde l'ami de mon enfance, mon meilleur ami, Pierre, je te plaindrai, je me plaindrai moi-même, mais je ne te suivrai pas !

Et, saisissant la main de son cousin qu'il étreignait avec force, il ajouta d'une voix émue :

—Si tu obtiens cette fortune que tu désires, dis-le moi, car j'en serai joyeux, oui, bien joyeux pour toi ; mais, si le malheur que je redoute pour toi venait t'atteindre, dis-le moi aussi, Manoel sera toujours ton ami !

Les deux cousins se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Si un peintre avait voulu s'inspirer des sentiments divers qui agitaient deux âmes, entre lesquelles il y avait un si grand contraste, il eût pu contempler ces deux jeunes gens, sortis à peine de l'adolescence ; il aurait vu chez Manoel la force, la véritable force, celle du devoir, destinée à défendre la famille contre l'égoïsme industriel, le champ paternel contre les tentations parisiennes ; et, chez Pierre, la passion, l'orgueil, l'esprit d'aventure, avec toute la violence qui les anime ; Dieu et le monde, la spéculation ruineuse et la terre fertile, la

sainte campagne, avec sa foi, ses traditions, et la ville profane, le génie de l'ordre et celui des révolutions! Pierre, dont la figure était radieuse, dont les yeux étincelaient d'enthousiasme et d'espoir, en présence de la calme dignité, presque de la majesté de Manoel, faisait éclater dans le feu de ses regards l'audace de ses projets.

Les deux cousins restèrent ensemble jusqu'à la pointe du jour et ne se couchèrent pas. Pierre donna à Manoel un mot qui l'autorisait à remettre au fondé de pouvoir de M. Durant les bestiaux, son unique bien : c'était par vente de tout ce qu'il possédait que Pierre s'était procuré la ceinture d'or ; nous avons vu à quel prix.

Il avait de l'or, que pouvait-il désirer de plus ? Il était tout disposé à entrer dans les raisons de M. Durant et à comprendre qu'une monnaie aussi précieuse était rare. Cependant il pria Manoel, qui lui demandait combien il avait vendu ses bestiaux, de ne point le presser à cet égard, et il lui parla de la rareté du numéraire.

Manoel devina la vérité et soupira ; mais le parti de son cousin était si bien pris, qu'il renonça à tout espoir de le retenir dans le pays natal. Et telle était encore l'influence de Pierre sur Manoel, que celui-ci se disait : Qui sait ? Pierre a fait sans doute un mauvais marché mais l'argent qu'il emporte suffira peut-être pour lui ouvrir le chemin de la fortune ; Pierre a tant de hardiesse et d'intelligence !

Manoel était chargé des derniers adieux de Pierre pour toute la famille. Au fond, celui-ci n'avait pas eu le courage de les faire lui-même. Graciosa, si ferme d'ordinaire, sévère même quand il le fallait, s'était montrée bien souvent faible pour lui. Quelle douleur ce départ allait lui causer ! Mais n'en était-elle pas instruite par la lettre que Pierre avait laissée en partant ? Manoel se trompait à cet égard : Pierre s'était contenté de prévenir sa tante qu'il allait à Bayonne avec Manoel ; il avait craint, s'il en disait davantage, de voir Graciosa, ou le Curé d'A..., accourir sur ses traces pour s'opposer à ses projets.

Pierre reconduisit son cousin jusqu'à l'entrée de la route qui menait à leur village ; il l'embrassa tendrement, laissa couler des larmes qu'il ne pouvait retenir, et, après une longue étreinte, ils reprirent tous les deux leurs moutures, qu'ils avaient menées jusque-là par la bride.

Dans ce moment deux oiseaux étaient perchés sur un colombier au-dessus de leur tête : l'un d'eux s'envola à tire-d'aile, et celui qui restait poussa un cri plaintif, Pierre se rappela la fable des *Deux Pigeons*, et ses larmes redoublèrent.

Le jour venait à peine de poindre ; on était au commencement d'août : une brume légère obscurcissait encore les rayons d'un beau soleil du midi. La campagne était belle et silencieuse. Pierre avait hâte de la laisser derrière lui. Ces arbres, ces champs, l'importunaient.

Pourquoi le chemin de fer de Bayonne à Bordeaux n'était-il pas encore ouvert ? Il lui semblait que ce voyage ne finirait jamais. Sans doute, il regrettait les siens, et beaucoup plus qu'il ne se l'avouait lui-même ; mais Manoel lui avait promis de lui écrire, dès que Pierre lui aurait envoyé son adresse, et il était bien résolu lui-même à leur donner souvent de ses nouvelles ; avant tout, il voulait réussir, arriver à la fortune.

Pierre hâtait donc le pas de sa monture. Ses cheveux blonds et bouclés suivaient les ondulations de la brise ; une jolie cravache, qu'il maniait avec une grâce naturelle, aiguillonnait l'ardeur de son cheval aux jambes fines et rapides qui rappelaient l'allure des chevaux arabes, dont le sang coulait dans ses veines. C'était l'élève de Pierre et son favori. *Emir* était jeune, lesté, fringant ; on le comparait quelquefois à Pierre ; très-attaché à son maître, entendait-il sa voix, il bondissait ; un mot de Pierre le faisait partir. Aussi la cravache que Pierre agitait en ce moment, comme s'il avait voulu fendre l'espace et s'élançer, d'un seul bond, au terme du voyage faisait prendre le galop au fidèle *Emir*, surpris, autant qu'un cheval pouvait l'être, de la conduite de son cavalier ; mais, au détour d'une route qui menait à un petit bourg, dont le clocher lui rappela le sien, le jeune homme s'arrêta tout à coup, il avait entendu sonner l'*Angelus* ; à cette heure matinale, où il était toujours levé pour vaquer, avec Manoel, aux travaux de la ferme, il lui sembla qu'il était près de son cousin et de toute cette famille qui l'avait tant aimé ; au même instant, il aperçut une petite statue de la sainte Vierge placée dans l'angle d'un mur qui longeait la route ; on y lisait cette inscription : — « Patronne des voyageurs, priez pour nous. » Pierre s'inclina, et ne put maîtriser une émotion soudaine : il était voyageur, isolé déjà de tous ceux qui lui étaient chers, n'avait-il pas besoin de cette protection céleste qui venait s'offrir à lui, au moment où il quittait sa terre natale, comme le premier des appuis, et, peut-être, comme un avertissement salutaire ? Les paroles de l'*Ave Maria* se placèrent naturellement sur ses lèvres, mais bientôt il se laissa entraîner au trot de son cheval. Il fendit de nouveau l'espace, et les derniers sons de l'*Angelus* se perdirent derrière les flots de poussière qu'il soulevait sur la route. Il était rentré dans ce monde brillant et radieux de son imagination, où il ne voyait ni obstacles ni traverses, où il ne doutait pas du succès, ce beau fruit qu'il allait cueillir, comme les pommes d'or de la Fable, dans un nouveau jardin des Hespérides. Il lui semblait qu'*Emir*, ce trotteur infatigable, ne pouvait courir à son gré et qu'il n'arriverait jamais à Bordeaux, où il trouverait le chemin de fer dont la rapidité était beaucoup plus en harmonie avec l'état de ses idées et la vivacité de ses aspirations.

Quelques paysans, qui allaient à leurs travaux du matin, s'étonnèrent, en passant, de cette espèce de cour-

se au clocher, et se demandèrent où allait un cavalier si pressé. Pierre songeait bien à leurs observations ! Il avait, dans sa poche, l'adresse de M. Durant, qui devait lui ouvrir les grandes voies de la fortune, et il se disait : " Allons ! allons ! chaque pas de plus me rapproche de Paris ! "

Sur la route de Bordeaux, Pierre fit à peine reposer *Emir*, et il se donna le temps strictement nécessaire pour prendre quelques légers repas ; quand il arriva dans cette grande et belle ville, il ne voulut pas s'y arrêter, il regardait les Bordelais comme de pauvres provinciaux et Bordeaux comme peu digne de captiver son attention ; n'était-il point déjà Parisien ou n'allait-il pas le devenir ? Que lui importait ce grand port avec tous ces vaisseaux, les Quinconces et la rue du Chapeau-Rouge ? Tout cela n'était point Paris.

Avant de quitter Bordeaux, il lui restait un dernier sacrifice à faire : c'était de vendre *Emir* ! M. Durant n'avait pu cacher à Pierre que la vie à Paris était plus chère que dans son village. Pierre avait donc emmené son cheval favori pour le vendre, avec un mot de M. Durant pour un maquignon de Bordeaux, un maquignon juif ! Le cœur saignait à Pierre à l'idée de se séparer d'*Emir*. Il lui semblait quitter les siens une seconde fois. Après avoir repris avec quelque honte, pour un moment, son costume basque, car la rapidité de sa course avait endommagé son costume de ville, il descendit, le matin, dans la cour de l'hôtel où il était arrivé la veille, et se fit amener son cheval. Le pauvre *Emir* s'élança joyeux vers son jeune maître : Pierre n'eut pas le courage de le monter pour la dernière fois, il le prit par la bride et le conduisit chez le maquignon. *Emir* valait au moins douze cents francs, le maquignon en donna six cents, et le marché fut conclu : le jeune homme avait hâte de partir. Un palefrenier prit la bride d'*Emir* pour le faire entrer à l'écurie ; Pierre détourna la tête ; mais il entendit tout d'un coup derrière lui un un pas auquel il était accoutumé, c'était celui d'*Emir*, qui, d'un bond, venait de se débarrasser du palefrenier, et qui, la crinière flottante, se précipitait vers son maître ! Le maquignon et ses palefreniers assistaient ébahis à ce spectacle ; *Emir* hennit et inclina sa jolie tête noire devant Pierre, comme pour se faire caresser ; Pierre n'y tenait plus, il se prit à pleurer !... " Adieu *Emir*, dit-il adieu ! " Et il se sauva dans le bureau du maquignon, qui était ouvert. Il fallut les efforts de celui-ci et de tous ses palefreniers, la cravache et le fouet, pour faire entrer *Emir* à l'écurie.

Le dernier lien qui rattachait Pierre au pays natal, à ceux qu'il aimait, sembla rompu.

Il partit une heure après. Malgré cette vive émotion qu'il n'avait pas prévue, notre jeune conquérant retrouva et son courage et presque sa gaieté dès qu'il eut mis le pied sur le chemin de fer. Car tout jeune homme qui

commence la vie et qui va à Paris est un conquérant, et la devise de César : " Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, " est la sienne. Le chemin de fer de Bordeaux à Paris marcha assez convenablement, au gré de Pierre ; mais le nombre des stations lui parut abusif : que signifiaient tous ces villes : Angoulême, Poitiers, Tours, Orléans, et une série de localités inutiles, qui ne faisaient que retarder si mal à propos l'élan de la locomotive ? Enfin, le dernier coup de sifflet avait retenti, on entra dans la gare de la grande ville, de l'unique ville de France, de la reine des intelligences, vives, ambitieuses, chauffées à la vapeur, de Paris !

DEUXIÈME PARTIE.

V.

Paris ! ce mot était dans le cœur et sur les lèvres de Pierre : le champ de bataille qu'il cherchait était enfin devant lui ! Il eut à attendre quelques minutes avec les autres voyageurs, dans la salle d'arrivée, avant que *Bordeaux* fût appelé et qu'il pût pénétrer dans la salle où sa malle devait être visitée : longue attente ! Qu'il eût voulu franchir à l'instant le seuil de cette porte, derrière laquelle il était retenu ! Puis, que les commis de l'octroi lui parurent lents à examiner sa malle ! Enfin, il fut libre, et se précipita dans la première voiture qu'il rencontra : Fouette, cocher ! Il roulait vers l'hôtel dont M. Durant, qui faisait métier de tout, distribuait les prospectus, moyennant une honnête commission ; cet hôtel se trouvait au bout de la rue de Rivoli. Émerveillé du spectacle qu'il avait sous les yeux, Pierre ne cessait, de la voiture où il était assis, toujours penché à droite ou à gauche, de regarder Paris, avec une avidité curieuse et enthousiaste, en admirant les maisons monumentales qui bordaient les quais et les rues interminables qui semblaient offrir à son imagination l'aspect de l'infini. En ce moment tout lui paraissait non-seulement possible, mais certain, dans cette foi ardente que donne l'espérance, foi souvent bien funeste, quand elle est celle de l'ambition et de l'orgueil ! Pour réussir, que lui fallait-il ? Être à Paris. Il y était ; quel obstacle pouvait-il maintenant rencontrer ? Les habitudes d'économie que Pierre avait prises chez Graciosa s'effaçaient alors de sa pensée, et il aurait volontiers jeté son or à tous ceux qu'il rencontrait comme pour les remercier de son arrivée à Paris. Quand la voiture s'arrêta devant l'*Hôtel de Bayonne*, il sauta lestement sur le trottoir, comme un enfant des montagnes qui s'est élancé de plus haut, et, en présence du garçon accouru pour ouvrir la porte, il jeta vingt sous pour boire au cocher. Il est vrai que Pierre avait encore un peu plus de trois mille francs à lui, grâce à la vente d'*Emir*. Le garçon plein d'estime pour un voyageur qui s'annonçait ainsi, se précipita au-devant du nouvel arrivé, s'empara de sa malle, et lui dit sans hésiter qu'il allait le conduire au 56. Pierre le sui-

vit, et bientôt il se trouva au second étage du grand hôtel : le numéro indiqué était à l'entrée d'un immense corridor richement tapissé.

— Monsieur se contentera-t-il de ce petit appartement? dit le garçon en ouvrant la porte d'un joli salon de moyenne grandeur, mais meublé avec goût : la chambre à coucher, que le garçon ouvrit presque en même temps n'offrait pas moins d'élégance et même de recherche. L'hôtel était nouveau, et tout y portait l'empreinte de cet esprit de luxe qui, dans ces sortes d'affaires, n'est qu'une spéculation de plus. Pierre n'avait jamais rien vu d'aussi coquet et d'aussi gracieux ; il faut dire qu'il était mis lui-même avec un certain soin qui répondait à son air distingué, et que, mince, élancé, quoique d'une taille moyenne, avec ses cheveux blonds et son petit bérêt basque, on n'aurait jamais deviné, à le voir, son origine campagnarde. Nous avons dit qu'en ce moment il ne calculait pas ; il entra donc, sans même répondre au garçon, dans le joli salon qui s'ouvrait devant lui, et il se jeta comme un lion parisien sur le sofa qui s'y trouvait.

Malgré les avantages immenses des chemins de fer, que nous ne voulons pas contester, le jeune voyageur était horriblement fatigué de la course haletante qu'il venait de fournir. Quoiqu'il ne voulut pas convenir avec lui-même qu'on pouvait être fatigué d'un voyage qui vous conduisait à Paris, il ne pouvait se cacher cependant qu'il avait un appétit de voyageur : il dina vite, mais il dina bien ! Puis il sortit précipitamment : il était arrivé à Paris avec un bérêt, et il lui fallait un chapeau ! Il éprouvait les craintes les plus sérieuses d'être signalé au mépris public, montré au doigt, s'il paraissait dans les rues de Paris avec un bérêt. Le voilà donc sorti, à peine arrivé. L'affaire du chapeau ne fut pas longue à conclure. Pierre acheta le plus cher, et, donnant l'ordre au chapelier de faire porter le bérêt à l'hôtel, il s'élança dans la rue de Rivoli, comme s'il n'arrivait pas de Bayonne. Que lui importait la fatigue ? Il voulait voir Paris ! Et, à mesure que la ville immense allongeait devant lui ses grands bras, dont il ne pouvait sortir, il voulait voir encore, toujours voir ! Il courut à peu près sans s'arrêter jusqu'au Louvre et aux Tuileries.

Pierre resta quelque temps à contempler le Louvre, il savait que le Béarnais l'avait habitué, et là quelque souvenir du pays natal vint le retrouver ; le Béarn n'était pas si loin de ses montagnes ; mais il s'agissait bien de rêver aux Pyrénées, déjà il était aux Tuileries ! Il admira les arcades de la rue de Rivoli, la rue Castiglione, la place Vendôme, les boulevards, et, courant vers la Madeleine, il resta un instant comme interdit devant la plus belle place du monde, la place Louis XV !

L'histoire, on l'a vu, n'était pas étrangère à notre jeune voyageur, il comptait les grands et les puissants que

ces rives avaient vus, et, oubliant son humble condition, il se prenait à soupirer sur le sort de plus d'une royale victime, dont il avait appris à vénérer le souvenir sacré.

C'était donc sur la place Louis XV qu'on avait immolé le roi ! Dans cet admirable Paris ? Était-ce possible ? Et Pierre restait pensif : c'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait en face de Paris, et le sol qu'il avait sous ses pieds lui rappelait un horrible drame ! Il contemplait le soleil qui se couchait sur l'immense place, et les eaux jaillissantes des bassins qui ne pouvaient laver ni le sang ni le crime qui la souillaient. Le curé d'A... lui avait souvent raconté cette lamentable histoire ; depuis qu'il était sur cette place, on ne peut s'imaginer combien l'image de ce bon curé lui était présente ; il lui semblait qu'il le voyait là, à côté de lui, contemplant ces lieux dont il lui avait parlé tant de fois il vit passer un prêtre à quelque pas de lui, et il crut un instant le reconnaître... Mais Paris éclairé, Paris illuminé, Paris avec son mouvement si brillant du soir, ses voitures pleines d'un monde qui vit pour le luxe, le Paris de l'Opéra, des Italiens, des bals et des concerts, Paris qui ressemble à une immense polka, l'eut bientôt entraîné dans son tourbillon et l'oubli du passé, pour ne lui laisser que les impressions brûlantes du présent. Pierre hésita longtemps avant de franchir le seuil d'un théâtre ; il s'arrêta longtemps devant l'Opéra ; mais, à la vue de la foule brillante qui entraînait, il ne put comprimer sa vive curiosité et prit une stalle. En ce moment, la toile se levait et le puissant orchestre achevait l'ouverture : au milieu de cette vive lumière, de cette harmonie éclatante, Pierre resta ébloui, éperdu ! On jouait *Robert le Diable*. Le cortège le frappa d'admiration. Était-ce donc un théâtre ? Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, n'était-il pas réel ? Cette soirée changea tout le cours de ses idées, et accrut, s'il était possible, son premier enthousiasme. Ne pas aller au théâtre ! mais le curé d'A..., quand il condamnait le théâtre, ne savait pas ce qu'il commandait ! Tous ces hommes qu'il apercevait dans les loges, toutes ces femmes mises avec une si rare élégance, semblaient des mortels privilégiés, ils avaient d'ailleurs l'air si gracieux et si bon !

De retour dans son salon et sa chambre à coucher, qui lui parurent à peu près convenables après l'Opéra, Pierre, accablé de fatigue, dormit, profondément, et rêva à toutes les magnificences qu'il venait de contempler. Il chevaucha toute la nuit dans le cortège du tournois ; tandis que le Louvre et les Tuileries, avec la place Louis XV, illuminés de millions de bougies, défilaient devant ses regards, et, en se réveillant, il se crut presque Robert. Ne l'était-il pas un peu en effet ?

Un homme en redingote noire, mis avec beaucoup de soin, se tenait devant lui en ce moment : " je viens, dit-il, monter la pendule de Monsieur."

Que ces Parisiens sont polis ! pensa Pierre. " Très-bien ! " répondit-il avec un léger bâillement.

Et l'étranger prit la clef de la pendule, qu'il monta avec une grande attention.

La montre de Pierre, cadeau de Graciosa, était suspendue à côté de la pendule. Elle était en or et assez belle.

" Vous avez là une montre qui est d'un excellent horloger. Oh ! mais, comme elle retarde ! "

Et, apprenant à Pierre qu'il était l'horloger de l'hôtel, il lui offrit d'emporter la montre dans son magasin, qui était en face, et de la régler ; il ajouta qu'il serait peut-être forcé de la lui garder un jour, et qu'il la lui rendrait tout à fait en état.

— A Paris, continua l'officieux visiteur, il faut savoir l'heure ; il y a tant de rendez-vous, auxquels on manquerait autrement ; mais aussi il faut prendre garde à qui l'on confie sa montre, car il y a tant de filous ! "

Pierre remercia l'horloger de sa complaisance et de ses bons avis, en lui disant d'emporter la montre.

— Mais, reprit celui-ci, laisserai-je la chaîne ? Je n'en ai pas de besoin.

— Peu importe ! répondit Pierre.

— Je la prends donc, dit l'horloger. Et il sortit.

La première journée de Pierre ressemblait assez à une aventure des *Mille et une Nuits*. Qu'il était loin de la ferme, de la basse-cour et du verger de Graciosa ! L'aspect seul de l'étable où il avait laissé ses bestiaux, maintenant la propriété de M. Durand, lui aurait fait horreur. Les vaches, le fumier, allons donc ! Enfin, il se réveillait rue de Rivoli ! Et, au lieu de se lever à cinq heures du matin, il resta couché jusqu'à midi : on ne peut moins faire après un grand voyage et une soirée d'Opéra. Il sonna, il voulait déjeuner. Ne sachant trop quelle sorte de déjeuner il convenait de demander à Paris, il se contenta d'une indication fort générale qui se trouva du meilleur ton ; on lui servit à peu près tous les plats qui avaient paru à la table d'hôte, et naturellement le café avec les liqueurs. Pierre avait dîné de même le jour de son arrivée, dans le salon qui précédait sa chambre à coucher. Il y avait une fort belle glace dans cette chambre, et, quand il eut fait sa toilette, il s'y regarda avec complaisance. Il ne comprenait pas qu'il eût pu jamais être mis autrement qu'il ne l'était alors, et ses habits de cultivateur basque, quand ils se représentaient à son souvenir, faisaient rougir le jeune enthousiaste. Cependant il n'oubliait pas sa famille ; il l'enrichirait et la ferait venir à Paris. Dès le lendemain, il songerait à entrer dans la vaste carrière des spéculations ; adjourd'hui n'était-il pas naturel qu'il parcourût encore la ville dans tous les sens, et qu'il fit connaissance pleine et entière avec toutes ses merveilles ?

Pierre, tout exalté qu'il était, manquait d'expérience plutôt que de capacité. Il était hardi, persévérant, opi-

niâtre, avait une vive imagination qui lui donnait de l'initiative, c'était déjà beaucoup ; et, quand cette imagination laissait quelque répit à sa raison, il jugeait une situation avec un sang-froid surprenant, et il savait prendre un parti. Il est vrai que, depuis quelque temps, son intelligence avait la fièvre.

Cependant, au bout de trois jours, Pierre n'avait pas encore fait sa visite à M. Durand. Il était sous le charme de Paris, sa conquête, et il voulait tout voir, des Gobelins aux Invalides. D'ailleurs, chaque objet nouveau, chaque admiration nouvelle, ajoutait à ses rêves et à ses espérances. Le quatrième jour, au moment d'aller voir M. Durand, voulant, pour la première fois, se rendre compte de sa dépense à l'hôtel, il dit au garçon de demander sa note et d'aller chercher chez l'horloger la montre que celui-ci ne lui avait pas encore rendue.

Au bout de quelques minutes, le garçon lui apportait la note, sur laquelle Pierre jeta d'abord les yeux. Il ne put s'empêcher de changer de visage : pour trois jours, quatre-vingt francs ! Cela s'expliquait, il est vrai, et se détaillait fort bien : pour ses deux chambres, les bougies, le verre d'eau sucrée obligé : quinze francs. En trois jours, cela faisait déjà quarante-cinq francs ; il y avait ensuite le service, et le garçon était si poli ! Quand à trente-cinq francs, pour la nourriture de trois jours, c'était on ne peut plus modéré, à peine plus de dix francs par jour, et le vin était excellent !

Pierre avait assez d'esprit pour comprendre qu'il n'y avait rien à dire ; mais, pensant à ses trois mille francs, qui s'épuiserait bientôt s'il continuait à suivre le même système de dépense, il résolut de quitter, ce jour-là même, l'hôtel de la rue de Rivoli. Il paya silencieusement le garçon.

— Et ma montre ? lui dit-il.

— Il y a sans doute un malentendu, monsieur ?

— Comment donc ?

— L'horloger d'en face n'est point venu ici.

— Il n'est pas venu ici ?

— Non, monsieur.

— Mais il a monté les deux pendules, je l'ai vu de mon lit !

— Monsieur, l'horloger m'a dit que monsieur faisait erreur.

— C'est impossible, il se trompe : je vais aller le trouver.

Et Pierre courut chez l'horloger. Cet horloger ne ressemblait aucunement, en effet, à celui dont il voulait parler.

— Je vois bien, monsieur, lui dit Pierre, que vous n'êtes point venu à l'hôtel, et que je ne vous ai pas confié ma montre ; mais n'avez-vous pas envoyé un garçon pour y monter les pendules ?

— Ah ! c'est vous, monsieur, reprit l'horloger, qui êtes victime d'un de ces vols, hélas ! trop communs à Paris,

—Comment, monsieur ?

—Eh ! mon Dieu, oui ; je ne suis point allé à votre hôtel, je n'y as envoyé personne ; mais un autre a joué mon rôle, il n'est pas bien difficile de monter une pendule, et cet autre est un voleur ! Vous n'avez qu'une chose à faire, monsieur, vous adresser à la préfecture de police, où l'on est au fait de ces choses-là. Votre montre est déjà chez le receleur probablement. Nouvel arrivé, quelque filou vous aura guetté, et il aura exécuté à votre égard ce qu'on appelle le *vol au bonjour*.

Le pauvre Pierre restait stupéfait. Quoi ! à Paris on volait ainsi en plein jour ! les voleurs vous rendaient visite le matin et vous conseillaient encore de prendre garde aux filous ! Ce coquin s'était moqué de lui ! Cette montre, ce joli cadeau de Graciosa, lui était si précieuse ! Il aurait presque pleuré de l'avoir perdue, et de cette manière... Pierre se rendit aussitôt à la préfecture, où, comme de raison, on lui dit de faire sa déclaration, en lui conseillant d'attendre avec patience.

Il revint d'un pas assez lent, déjà regardant moins, à droite et à gauche, les belles boutiques et les maisons, qui, d'abord, lui avaient paru autant de palais, bien décidé à chercher un appartement modeste, d'où il pourrait voir venir la fortune, et où, peut-être, il réussirait à retrouver sa montre.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

Au siège de Sébastopol, un zouave de la garde ayant eu les deux cuisses cassées par une mitraille, on lui confectionna deux jambes de bois, mais deux jambes de bois d'une espèce particulière.

A l'aide d'un petit ressort que le zouave montait avec une clé (ni plus ni moins qu'une pendule), l'amputé, à volonté, marchait ou s'arrêtait... Un jour, ayant bu plus que de coutume et plus que de raison, le zouave perd sa clé... Et le voilà qui marche, qui marche droit devant lui, toujours... jusqu'aux fortifications... Rien ne l'arrête, ni le gazon qu'il est défendu de fouler, ni le fossé qu'il franchit...

Mais le mur d'enceinte devant lui se dresse impénétrable, infranchissable, et la mécanique fonctionnait toujours !...

Cinq ans après (il n'y a pas deux semaines), on retrouvait un squelette de zouave, terminé par deux jambes de bois qui battaient d'un mouvement alterné les moellons du mur d'enceinte...

Il est dans Paris un financier célèbre par son bonheur à la Bourse et sa distraction proverbiale.

Comme *Horace* de Murger, ce banquier inscrit chaque matin sur son calepin l'emploi de la journée ; puis il va faire ses courses.

L'autre matin, nous avons jeté un regard indiscret

sur ce fameux carnet qui lui sert de mémoire. Voici ce que nous y avons lu :

— Aller chez mon agent de change.

— Passer chez mon tailleur.

— Acheter des bonbons pour Cora.

— Voir mon cousin Charles qui vient de perdre sa femme.

— *Avoir l'air ému.*

Mme de B..., qui, à trente-cinq ans, voudrait n'en paraître avoir que vingt-cinq, ouvre ses salons à une nombreuse société qui fête toujours la petite fille de la maison, une bambine de six ans.

Jeudi dernier, un des visiteurs met l'enfant sur ses genoux :

— Qui aimes-tu mieux de ton papa ou de ta maman ? lui demande-t-il.

La société se tait pour écouter.

— J'aime mieux maman.

— Pourquoi ?

— Parce que maman me donne deux sous pour chaque douzaine de cheveux blancs que je lui arrache.

Mme R. de L... est une femme dont la méchanceté transforme la vie de son mari en un long martyre. Comme toutes ses pareilles, elle se pose en victime et formule contre le malheureux les accusations les plus mensongères.

L'autre jour, elle le fait appeler devant le commissaire de police, et s'adressant à ce fonctionnaire :

— Monsieur, il y a deux jours, mon mari a tenté de m'empoisonner.

— Monsieur le commissaire, s'écrie le pauvre homme : je réclame l'autopsie immédiate !

M. R... adore les artistes et saisit toutes les occasions de leur être agréable. C'est lui qui disait jeudi dernier à un peintre :

— J'ai du monde à dîner aujourd'hui. Venez donc déjeuner demain avec moi, nous mangerons les restes.

— Vous avez tort de prendre de l'absinthe, disait le docteur Daumas à un jeune homme de notre connaissance.

— Mais docteur, répondit celui-ci, on dit que l'absinthe est un poison, et mon père en a pris toute sa vie !

— Eh bien ?

— Eh bien ! s'il n'était pas mort en 1840, il aurait aujourd'hui soixante-deux ans.

Une petite fille, qui criait en piétinant, est fouettée par sa mère. Sous cette main qui la corrige, l'enfant continue ses cris et la correction redouble. Pendant quelques secondes, les deux parties persistent dans cette opération ; mais au moment où la mère va cesser par lassitude, sa fille s'arrête tout à coup :

— Ah ! je savais bien que je te ferais taire !

— Je ne me tais pas, dit la bambine sans larmes, je me repose.

Léon Achard, le nouveau ténor de l'Opéra-Comique, était, on le sait à Lyon.

Il allait signer un engagement pour Marseille, lorsque M. Fournier, envoyé par M. Ferrin, vint l'entendre dans le *Domino noir*.

On lui offrit un engagement pour trois années.

Au lieu de partir pour Marseille, il prit le train de Paris.

C'est le moment où jamais d'établir le bilan des ténors de l'Opéra-Comique :

M. Léon Achard,	40,000 fr.
M. Montaubry,	40,000
M. Warot,	30,000

110,000 fr.

Cent dix mille francs de ténors ! C'est pour rien. A ces prix, il faudrait vraiment ne pas avoir le son pour s'en priver.

Un malade vient consulter le docteur Tr... pour un rhumatisme. Ce dernier palpe, questionne et finit par écrire une ordonnance. Au moment où le client va se retirer, le prince de la science l'arrête :

—Monsieur, lui dit-il, si mon ordonnance vous procure quelque soulagement, veuillez bien m'en informer au plus vite, car, depuis dix ans, je souffre moi-même d'un rhumatisme aigu dont je n'ai jamais su me guérir.

Un prétendu amateur, qui avait commandé un *Saint Jérôme dans la grotte*, vient chez l'artiste examiner son tableau.

—Parfait ! s'écrie-t-il ; seulement, le Saint Jérôme n'est pas assez dans la grotte.

L'artiste promet d'avancer son rocher, et ce travail est déjà exécuté quand le client se représente le lendemain.

—C'est mieux ; mais il n'est pas encore assez dans la grotte. Tenez, je viendrai demain avec un ami qui aime les arts.

Le lendemain, il arrive avec l'ami des arts ! mais pendant la nuit, l'artiste avait effacé le saint Jérôme, et la toile ne représente plus qu'un rocher avec l'entrée de la grotte.

Les deux visiteurs restent en contemplation sans souffler mot, puis ils s'en vont. Dans l'escalier, l'ami dit à l'amateur :

—Vous m'aviez parlé d'un saint Jérôme, et je ne l'ai pas vu...

—Oh ! soyez tranquille, il est dans la grotte, je vous en réponds, je l'ai vu hier.

Mlle C. passe pour la fille légitime d'un de ces volatiles échassiers qu'on appelle *grues*.

Mais une femme, fût-elle bête à manger de l'herbe, a toujours, une fois dans sa vie, quelque lueur d'intelligence.

Un viveur émérite, M. de..., ayant à lui témoigner sa reconnaissance, n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer à la demoiselle une botte de foin.

Celle-ci, fort irritée d'abord, en prit bientôt son parti.

Elle écrivit le mot suivant à l'auteur de cette épigramme d'écurie :

" Mon cher ami,

" J'ai reçu le foin, j'attends le cheval."

MEXIQUE.

La Epoca de Madrid du 27 octobre donne les nouvelles suivantes du Mexique :

" Le gouvernement de Juarez se livre aux violences les plus extrêmes ; il n'y a qu'un pouvoir moribond qui puisse agir comme il le fait. Voici le résumé de nos correspondances de Mexico du 25 août au 14 septembre :

" Parmi les adversaires de l'intervention française au Mexique, il faut mettre en première ligne le ministre anglais Wyke et les Français résidant au Mexique qui se sont enrichis avec les biens du clergé. Le ministre anglais appuie ouvertement le gouvernement de Juarez ; son amitié est exclusivement acquise aux puros (démagogues mexicains), à Juarez et à ses ministres ; son amitié avec Doblado donne lieu à de nombreuses conjectures. Il a travaillé à rallier les conservateurs à Doblado, qu'il représente et proclame comme l'homme éminent de de la république, mais les conservateurs se rallieront plutôt à Juarez qu'à Doblado. Lorsqu'on songe que l'Angleterre a le plus grand intérêt à la tranquillité intérieure du Mexique, on est étonné de la peine que se donne le ministre Wyke pour y fomentier la guerre civile. Les créanciers anglais devront leur ruine à leur ministre au Mexique, à la haine protestante de lord J. Russell contre ce qu'il appelle le gouvernement clérical.

" Il y a, de plus, à Mexico, des Français acquéreurs de biens du clergé et quelques riches commerçants faisant de grandes affaires avec Juarez, qui contrarient les vucs politiques de l'Empereur. On n'a pas manqué, naturellement, dans cet intérêt individuel, de propager le plus possible le discours de M. Jules Favre, et de critiquer et tenir dans l'ombre celui de M. Billault.

" Il ne faut pas perdre de vue que Doblado a été l'âme et la vie de Juarez, et qu'il est plus immoral encore que lui. Les puros sont amusants quand ils parlent de l'organisation des guérillas : où sont les guérillas ? 7,500 Américains sont restés neuf mois au Mexique sans avoir jamais vu d'autre guérilla que la bande du père Jaranta, Espagnol, et le Mexique alors n'était pas ruiné, épuisé comme il l'est aujourd'hui. Veut-on savoir ce qui se passe actuellement et réellement au Mexique ? Juarez semble se proposer l'extermination des races latines, pour s'enrichir ainsi que ses partisans de leurs

dépouilles opimes. Quiconque a vu le Congrès mexicain de Juarez a pu se croire dans la république d'Haïti : partout des noirs, des hommes de couleur.

“ La France, croyez-le, rend un immense service aujourd'hui non pas seulement au Mexique, mais à tout le continent américain. La mort du général Zaragoza a mis la division dans l'armée mexicaine. Gonzalez Ortega, nommé généralissime, est celui qui a été si honteusement mis en déroute par une patrouille de Français au Cerro del Borrego. Gonzalez Ortega a pris le commandement de ce qu'on appelle l'armée d'Orient. Nul n'a confiance en lui. Il n'a de militaire que l'uniforme. Le Gouvernement va grever le pays d'une nouvelle contribution forcée pour entretenir son armée. C'est le ministre de Prusse qui se charge actuellement de la protection des sujets espagnols à Mexico. Le pays, du reste, ne retrouvera quelque garantie que lorsqu'il sera occupé militairement par les Français. Si Juarez se voit forcé de quitter Mexico, il s'intèrnera, et alors Guanajuato, Guadalajara, Queretaro, Morelia, etc., auront le même sort que Mexico, c'est-à-dire que ces villes devront s'attendre à être pressurées d'une manière effroyable. L'armée mexicaine, dite d'Orient, compte 15,000 hommes. Puebla a été fortifiée. Il y aura probablement une résistance aux Cumbres avant que les Français n'atteignent Puebla. L'ordre a été donné de mettre sous les armes la garde nationale du district qui a fait partie de l'armée d'Uraga. M. Patow, gouverneur de l'Etat de Durango, a amené, le 29 août, à Mexico, ses troupes, celles de Chihuahua et un bataillon d'Agnes Callientès. L'état de Guerrero s'est préparé, et à Iguala se trouvent 2,000 hommes sous les ordres du général Pinzon, Mexico, derrière ses fortifications, comptera 25 à 30,000 défenseurs. Après leur défaite à Mexico, les débris de cette armée iront se rallier aux forces sous les ordres de Comonfort, Uraga et Doblado. Comonfort est arrivé à San-Luis de Potosi, avec la première division de l'armée du Nord, renforcée de 3 à 4,000 hommes composant aujourd'hui l'expédition de la Sierra-Gorda et des troupes disponibles de l'Etat du centre, des frontières et du Pacifique ; total : 12 ou 15,000. La France connaît le nombre de ses ennemis.

“ Le décret de Juarez contre le clergé est conçu en ces termes :

“ Art. 1er. Les prêtres de tout culte qui, abusant de leur ministère, exciteraient à la haine ou au mépris des lois ou du Gouvernement et de ses ordres, seront punis de un à trois ans d'emprisonnement ou de déportation.

“ Art. 2. On supprime, dans la crise actuelle, tous les chapitres ecclésiastiques dans toute la république, à l'exception de celui de Guadala-

jara, à raison de sa conduite patriotique. Tout accord des membres de ces corporations pour l'exercice de leurs fonctions sera puni comme délit de conspiration.

“ Art. 3. Il est interdit aux prêtres de tous les cultes de faire usage hors des églises de leurs habits sacerdotaux et de tout emblème distinctif de leur ministère. Cette disposition aura son effet dans les dix jours de sa publication. Les parties contrevenantes paieront des amendes de 10 à 100 piastres, ou subiront un emprisonnement de 15 à 60 jours.

“ Mandons et ordonnons que le présent décret soit imprimé, publié et exécuté.

“ Délivré au palais du gouvernement fédéral, à Mexico, le 30 août 1862.

“ Signé : BENITO JUAREZ.

“ Contresigné : JESUS TERAN, *ministre de justice, fomento et instruction publique,*

“ Dieu, Liberté et Réforme !”

A M. le gouverneur du district fédéral.

Origine et Avenir du mot Américain “Skedaddle.”

Nous recevons d'un correspondant l'étymologie suivante d'un mot baroque ; nous recommandons cela aux gens du Sud :

Depuis plusieurs mois on voit, dans les journaux américains, un mot jusqu'alors inconnu et qu'on entend prononcer tous les jours en Canada, je veux parler du mot *skedaddle*, qui sert d'équivalent à déroute, défaite, désertion, déconfiture, etc. Ce mot étrange a-t-il été forgé par l'imagination capricieuse de quelque plaisant, désireux de donner du fil à retordre aux commentateurs futurs, ou est-ce une expression justifiable et pleine de sens ? Question importante pour l'avenir du moins, et par suite intéressante pour les linguistes de nos jours.

Après bien des recherches, j'ai constaté que ni le latin, ni les langues slaves et celtiques, ne contenaient la racine de ce mot ; mais en consultant les dictionnaires grecs de Mourcin et de Scot, j'ai trouvé le mot *skedazô*, qui veut dire disperser, dissiper. Ce mot est appliqué, par Hérodote, aux armées en déroute, et signifie quelquefois : faire des escarmouches. Nous y voilà ! Quelque savant échappé d'une université plus ou moins célèbre, et enrôlé, par un zèle inexplicable, dans les armées de l'Union, aura sans doute, aux heures de ses méditations, donné naissance à cette expression bizarre qui, avant peu, passera dans toutes les langues.

On lira bientôt dans les journaux de France : “ Les Mexicains, au nombre de vingt mille, ont *skédazifié* devant nos troupes près de la ville de X.”

Quant à moi, je *skédazifie* au plus vite, car je crains déjà d'avoir ennuyé le lecteur et mérité le juste courroux des puristes.

UN PHILHELLINE

qui s'intéresse à la question du coton.

ÇA, BERGERS, ASSEMBLONS-NOUS.

CANTIQUE POPULAIRE,

Harmonisé par M. ERNEST GAGNON.

Soprano.

Alto.

Ténor.

Basso.

PIANO.

Ça ber - gers as - sem-blons - nous, Al - lons voir le Mes-

si - e, Cher-chons cet en - fant si doux, Dans les bras de Ma - ri - - e,

Je l'en-tends, il nous ap-pel-le tous... O sort di-gne d'en-vi - - - e!

2d. Couplet. SOLO.

Lais-sons - là tout le trou-peau; Qu'il erre à l'a-ven-

tu - - - re; Que sans nous, sur ce cô-teau, Il cher-che

sa pâ - - tu - - - re; Al - lons voir dans un pe - tit ber-

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major (one sharp) and 2/4 time, with lyrics "sa pâ - - tu - - - re; Al - lons voir dans un pe - tit ber-". The piano accompaniment is shown in grand staff notation (treble and bass clefs) with chords and melodic lines.

ceau. L'au - teur de la na - - tu - - - re.

The second system of the musical score continues from the first. It also consists of three staves. The vocal line has lyrics "ceau. L'au - teur de la na - - tu - - - re." and ends with a double bar line and a fermata. The piano accompaniment continues with chords and melodic lines.